

NOUVELLES
PUBLIÉES
ARNAUD PAPIN

L'écriture est cette sorte de prison dans laquelle je trouve ma liberté.

Extrait de Trous bleus, 1999

Concours de nouvelles 1999

La revue Salmigondis proposait un concours de nouvelles : poursuivre un début de récit écrit par Didier Daeninckx.

Trente-neuf auteurs ont relevé le défi. Le jury a retenu la nouvelle qui suit. Je n'étais pas peu fier. En mars 1999, pour la première fois, je voyais mon nom imprimé au bas d'une nouvelle.

NINEZA

Début de nouvelle proposé par Didier Daeninckx :

Au cours de la nuit, le tonnerre avait grondé, le ciel s'était zébré d'éclairs, mais l'orage était demeuré sec. Au matin, un vent léger poussait au creux du pavage des rues le sable ocre et fin que les nuages avaient, disait-on, amené d'Afrique. J'étais arrivé sur la place du marché alors que résonnait encore le premier quart de cinq heures sonné au carillon de la Westertoren. Il avait fallu que j'élève une nouvelle fois la voix contre Kluger, le marchand de cerises, qui s'obstinait à garer sa charrette sur l'emplacement de la mienne. Margot était souffrante, et j'avais demandé au fils Voskyl de me donner un coup de main pour installer l'étal, transporter les sacs de pommes de terre et s'occuper du cheval. Je finissais d'inscrire les prix sur mes ardoises quand une voiture a traversé la place pour venir s'arrêter face au 263 du Prinsengracht. Quatre hommes vêtus d'imperméables gris en descendirent. Tout en pesant les trois kilos de beignets hebdomadaires de madame Vossen, je jetai un regard distrait aux quatre hommes qui étaient entrés dans l'immeuble.

On n'avait pas l'habitude de croiser des voitures comme celle-là dans le coin. Il ne s'agissait pas d'un vieux tacot ni d'une des rares merveilles de l'un des privilégiés de la région. Non, des étrangers sans doute, dommage, ma ligne de vue ne me permit pas de voir la plaque.

— Oui, madame Vossen, vous pouvez aussi bien les faire frire qu'à la vapeur. C'est comme vous voulez, mais dans les deux cas, faites bien attention de ne pas les faire cuire trop longtemps, si vous ne voulez pas manger de la purée !

Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien venir chercher au 263 ? Embrouiller monsieur Hamrèche, l'avocat. Pas moyen de s'en mêler, de laisser l'entière responsabilité de l'État au fils Voskyl, l'idiot ne serait pas capable d'encaisser sans se gourer, il ne sait pas bien compter. Mais qu'est-ce que je donnerais pas, des fois, pour quitter le marché, aller vivre une aventure digne d'une bonne série noire, avec un réseau de truands à démanteler, des grosses têtes à faire tomber, et la Margot, à mes côtés, la Margot, à nous rassasier d'amour dans une chambre d'hôtel, pour combler d'érotisme les pauses entre chaque rebondissement.

Vingt minutes plus tard, les quatre hommes resurgirent de l'immeuble, et tandis que les autres s'engouffraient dans le véhicule, l'un d'entre eux se détacha du groupe et vint se fondre dans la meute de mes clients. Je continuai de baratiner mes conneries à la criée pour amuser la galerie tout en gardant l'œil sur l'intrus, qui faisait tache dans ce décor campagnard.

C'était un homme de taille moyenne, emmitouflé dans un imper anthracite, avec des cheveux blonds peignés en arrière, un rasage nickel, et une paire de lunettes argentée avec des verres miroir, ça allait bientôt être son tour. Au moment où il me tendit les deux choux-fleurs qu'il avait choisis, je plantai mon regard dans les miroirs opaques de sa gueule d'espion.

— Robin ! s'écria-t-il, c'est pas vrai, mais qu'est-ce que tu fous là ? Nom de non, ça fait si longtemps !

Qu'il enlève ses lunettes pour que je le reconnaisse n'avait pas suffi, et que je redresse les miennes sur mon nez, non plus. Blond n'était pas sa couleur naturelle, devant mon regard ébahi interrogateur, il avait fallu qu'il rajoute :

— Mais enfin, Robin ! Tu me reconnais pas ? ! C'est moi, c'est Fernand ! Noir-Moulin, ça t'dit rien ?

Effectivement, ça faisait un bail qu'on ne s'était pas croisés, la dernière fois, c'était après la guerre, en Amérique. Depuis, il avait bien changé. D'abord, ce blond tenace qui lui donnait un air d'outre-frontière, et cette tenue d'espion, c'était bien incroyable de le voir sapé comme ça, j'avais un souvenir de lui comme d'une gueule d'artiste, toujours nippé comme un clodo, mal rasé, et les cheveux grisonnants, le front marqué par trop de vécu, l'échine courbée de celui qui passe pour l'écrivain déchu. Il n'avait maintenant plus rien du poilu que j'avais connu.

Hormis sa nouvelle apparence, très surprenante, j'éprouvai un grand plaisir de le revoir, le gaillard, on avait tellement vadrouillé dans la panade, tous les deux, à contre-courant des autres, à chercher un petit bout de velours dans la boue — la boue d'une misère qu'on n'avait pas vraiment choisie — que quelque chose, c'est certain, quelque chose du fond de nous, pas vraiment définissable, nous unissait comme deux frères.

C'est pour ça que je n'ai pas réfléchi à deux fois. Je lui ai proposé de passer à la maison le soir même, boire un verre et dîner, pour causer un brin, voir un peu les chemins parcourus, ma femme se ferait un plaisir de le connaître. Il n'a pas refusé. Puis il m'a fait signe qu'il était attendu plus loin, en accompagnant ses paroles d'un clin d'œil filial. Combien de jours resterait-il dans la région ? Il ne savait pas encore, ça dépendait du boulot.

En rentrant à la maison, je retrouvai Margot, encore alitée, et la prévins de la venue de Fernand, sans préciser à quel point il avait pu se métamorphoser. De toute manière, elle n'avait jamais qu'entendu parler de lui, et n'était pas du genre à se faire des préjugés sur le premier venu, sans chercher à voir par derrière, les choses cachées. Margot, c'est une femme du vrai, elle n'est pas copine avec les zones tachées d'ombres, elle aime la lumière, et c'est pratique ça, pour un miro de mon genre qui a toujours eu du mal avec l'illusoire. Ouais, Margot, c'est celle que j'attendais.

Quand même, pour l'heure, ce changement fruste, cet accoutrement à la mode germanique, à mes yeux furieusement inquiétant, ne me laissait pas du tout indifférent. C'est pour ça qu'avant d'aller soigner les potagers, après manger, je m'arrêtai à la poste pour passer un coup de fil à Hamrèche, l'avocat. Il n'avait pas l'air dans son état normal, il m'apprit non sans que je lui tire les vers du nez que les types étaient passés le menacer, il risquait de passer un sale quart d'heure s'il n'arrêtait pas tout de suite la procédure entamée contre monsieur Kurelskin, l'adjoint au maire, à la demande d'un commerçant juif du quartier nord (dont je notai le nom et l'adresse au passage) qui avait porté plainte pour tentative de viol, coups et blessures sur la personne de sa fille. Une affaire grave, honteuse, et surtout très compromettante. Je lui demandai ce qu'il comptait faire, il me rit au nez en me demandant s'il avait vraiment le choix. Ces types-là n'étaient pas des rigolos, et il n'avait absolument pas envie de jouer les défenseurs de youpin au risque de perdre sa vie, il n'était pas encore assez bourgeois pour ne pas préférer la vie à l'argent. Pour ma part, je pensai sans le lui dire qu'il l'était assez devenu pour se ranger du bon côté, et je raccrochai en lui souhaitant bien du courage, bonne continuité avec sa

conscience, qu'elle ne s'entache pas trop quand même ; car la vie aussi précieuse soit-elle peut s'avérer très pesante, et qu'à trop vouloir la conserver, on risque d'en dépasser la date de péremption. Cette nouvelle m'avait foutu un nœud dans la gorge, je passai l'après-midi à effectuer machinalement les gestes nécessaires à la survie de mes légumes, mais j'avais du mal à ne pas penser à Fernand.

Nos retrouvailles étaient sérieusement salies, comment ce type avait-il pu retourner sa veste à ce point-là ?

On s'était fait la malle ensemble, pour ne plus côtoyer la grande bouffonnerie, on avait risqué nos vies dans un péril insensé en travers des campagnes souillées par les feux, le sang, les balles de la grande boucherie ! On s'était mis dans la mouise jusqu'au cou sans savoir si on en verrait un jour le bout. La nuit, sous les étoiles, on refaisait le monde ensemble en priant qu'après ça, tout le monde se rendrait compte de sa bêtise, et se prendrait par la main, y avait encore plein de fougue, plein de jeunesse dans nos âmes, des neurones fraîches inconsciemment bercées par le mythe du bon sauvage. Au moins, nous étions allés au bout de nos convictions, à l'époque, on avait fini par se rendre nus au village de Noir-Moulin, pour se ravitailler et clamer haut et fort à tout le monde qu'on n'était ni avec les uns, ni avec les autres, nous, qu'on était simplement des hommes, et que c'était seulement pour la victoire de la paix qu'on luttait à notre manière, comme deux cochons sauvages, dans le maquis.

Après ça, on ne s'était pas revus avant longtemps, j'avais eu le temps de me faire soigner chez les fous, à Paris, et de faire un tour au sud du globe, dans l'enfer colonial, puis enfin, on s'était croisés par hasard, à New-York, il n'avait pas trop changé encore là, c'était toujours le Fernand que j'avais connu, il errait, l'âme encore pleine de bonté, j'avais été frappé par le fait qu'il avait lui aussi été trimballé sur le continent africain, puis il m'avait dit qu'il s'était mis à écrire, qu'il vivait maintenant avec une pute et qu'il en était amoureux. Je l'avais envié, moi qui trimais alors dans une entreprise de nettoyage toutes les nuits, on s'était revus plusieurs fois, à s'évoquer le bon vieux temps, il m'avait même présenté une copine à lui, une cinglée qui fricotait des truchements malsains avec des enfants de l'orphelinat. On avait suffisamment bavassé pour voir qu'on avait encore les mêmes idées, je m'en rappelle encore, sans le crier ni trop fort ni perché sur le toit de l'Empire State Building, on penchait largement du côté des cocos. On avait tous les deux envie de voir les choses en rouge. De nouvelles déceptions nous attendaient encore au virage, bien sûr,

mais de là à virer facho, je n'arrivais pas à croire que cela puisse être véridique. Je rêvais. L'un de nous était donc devenu fou à lier. J'allais me réveiller, ou alors il faudrait que je me fasse une raison. Tout le monde ne se suffit pas du sommeil tranquille d'un seul esprit, y'en a qui font en sorte de s'incarner dans une ribambelle de crânes au fil de la vie.

Avant que le soleil ne se couche, je m'évertuai à préparer une choucroute. Margot s'était enfin décidée à sortir du lit, elle se montrait ravie d'accueillir quelqu'un à la maison, ça ne nous arrivait pas souvent ces temps-ci. On prévoyait d'ailleurs de se casser bientôt à Toulouse, chez sa tante. Pour bosser dans un musée. C'était notre projet.

On avait sorti la nappe du dimanche, et les deux grands bougeoirs que Margot alluma seulement lorsque le bleu-gris du ciel fit sombrer la maison dans la pénombre. Ces flammes, sur la table, ça donnait au salon l'air hiératique d'une église, elle était vraiment contente de faire la connaissance de l'un des plus importants fantômes de ma mémoire, et pas n'importe lequel, ce déserteur, qui m'avait à jamais contaminé de ses pulsions rebelles et d'un esprit critique acerbe. Ces mêmes qualités auxquelles Margot avait succombé, à notre première rencontre, du coup, elle m'avait pris pour un poète. C'était à un enterrement, et je m'étais insurgé en public contre le manque d'enthousiasme des participants pour fêter l'entrée d'un des nôtres dans l'autre monde. Il faut dire que c'est une mort qui m'avait touché, si bien que j'étais arrivé complètement ivre et désinvolte à l'enterrement, avec en tête tous les fantômes de mon existence, c'est eux qui m'avaient incité à donner dans la provocation, le scandale, c'est si court la vie, qu'on peut bien s'offrir de temps en temps un moment de fantaisie, comme une fissure dans les convenances, qui nous fait montrer au grand jour nos infâmes souffrances, comme des clowns désœuvrés. Elle, romantique comme elle est, n'avait pas résisté à ce petit numéro d'improvisation, et c'est ainsi qu'au moment où je m'y attendais le moins, la femme de ma vie m'était tombée du ciel.

Depuis dix-sept ans maintenant, et la sonnette retentit comme pour stopper le cours de mes élans de nostalgie. C'était Fernand ! Et la choucroute nécessitait encore un temps de cuisson suffisant pour qu'on se tape deux ou trois apéros avant de passer à table.

Je ne notai pas de signes de déception ni aucun signe de dégoût chez Margot vis à vis de Fernand. Au contraire, il avait apporté avec lui un bouquet de fleurs à son attention et elle semblait touchée par son geste. Il s'était de suite débarrassé de son imper et de sa veste, et en accrochant ceux-là au portemanteau, Margot ne manqua pas de remarquer les grains de sable qui vinrent s'éparpiller au sol.

— Oui, il paraît que c'est un vent d'Afrique qui pousse le désert jusqu'ici, remarquai-je, il y en avait des couches épaisses ce matin dans toutes les rues de la ville.

— Ouais, j'ai vu ça dans le creux des pavés, ce matin, enchaîna Fernand, j'ai cru qu'on avait salé les rues pour la neige mais je me suis rappelé qu'on était en plein été, j'arrivais pas à m'expliquer ça, bizarres les gens du coin, j'ai pensé...

Cette boutade eut le succès de faire rire Margot, puis nous entendîmes claquer violemment la fenêtre de la cuisine que j'avais laissée ouverte pour aérer. Dans la rue, une neige de sable déferlait en tourbillonnant sous les halos des lampadaires.

— C'est dingue ! s'écria Fernand, j'ai bien senti le vent, qu'une tempête s'annonçait, mais ça, c'est dingue !

Je m'empressai d'aller fermer toutes les fenêtres à l'étage, pendant que Margot s'occupait de celles du rez-de-chaussée. Puis je les retrouvai tous les deux en train de rire. La soirée ne s'annonçait pas si tortueuse que je l'avais imaginée, la rumeur sur le sable du désert nous permit d'évoquer une fois encore (nous l'avions déjà fait à New-York) nos souvenirs respectifs de l'Afrique. Fernand avait eu comme moi l'occasion de s'y perdre, à la même époque, nous avions traversé à peu de chose près la même brousse sans jamais se croiser. Nos anecdotes faisaient bien rire Margot, comparé aux semaines précédentes, elle avait soudainement retrouvé le moral, et ne toussait plus, je me délectais de voir de nouveau ses joues rosies. J'en avais presque oublié les turpitudes qui m'avaient hanté tout l'après-midi. Après tout, la tolérance n'a jamais fait de mal à personne, Fernand devait rester pour moi l'homme qu'il avait été, un bourlingueur. C'est pour ça qu'en allant touiller la choucroute, j'imaginai qu'il s'était mis sérieusement à l'action en infiltrant les fascistes pour mieux les essorer. Il avait encore dans ses yeux d'un bleu pétillant toute la candeur d'un homme qui aime la vie. La tempête de sable s'était estompée, et l'on entendait

l'orage se rapprocher, quoiqu'en chronométrant l'écart entre les grondements, j'estimai qu'il était encore à vingt bornes de nous atteindre.

— Il est sympa ton copain, me glissa Margot au passage, en repartant si vite avec une nouvelle bouteille de blanc en main que je n'eus pas le temps de lui répondre. À peine celui de méditer une réplique à ce qu'elle venait d'affirmer.

Fallait-il laisser la soirée s'écouler sans heurts ? Ou fallait-il réagir ? J'aurais peut-être dû en parler à Margot avant, je n'avais pas éprouvé le besoin de lui dire quoi que ce soit. Pensant qu'elle comprendrait par elle-même la fragilité de nos retrouvailles. Or, la soirée ne s'était jusque-là pas du tout déroulée comme je l'avais pressentie, je m'étais gardé de toute réflexion à l'égard de Fernand et de son actualité, et je n'avais pas encore osé mettre sur le tapis le moindre propos ambigu qui permettrait de lever le voile sur sa véritable personnalité, celle d'aujourd'hui.

Quand je revins dans le salon avec le plat de choucroute en mains, et mon sourire serein d'hypocrite, je les trouvai en train de trinquer et de rire, l'ordre tronqué des choses commençait à sérieusement m'agacer.

— Alors Fernand, lançai-je, qu'est-ce que tu deviens, je veux dire, qu'est-ce que tu fais maintenant, comment tu gagnes ton flouze, tu ne voulais pas devenir écrivain la dernière fois qu'on s'est vus ?

— Tiens donc, écrivain ! ? renchérit Margot.

Ma question lui permit de nous raconter brièvement sa vie, il n'était pas devenu écrivain, il était rentré à Paris où il avait fait des études de médecine, ensuite, il avait exercé dans la périphérie, les banlieusards, pratiquement à l'œil, disait-il. Pendant douze ans, il avait bien écrit deux romans dans ce temps-là, mais il n'avait plus envie d'entendre parler des mots, désormais. Les voyages de l'esprit, ça vous turlupine bien trop le ciboulot, maintenant, je travaille dans la politique, finit-il, j'écris des pamphlets.

— Ah bon ! m'exclamai-je, content de voir que les choses n'allaient peut-être pas rester dans l'ombre toute la soirée finalement, soulagé.

— Et pour quel parti ? se chargea de demander Margot. Je crus percevoir une seconde de plus longue que les autres avant qu'il réponde, puis sans honte, enfin, il avoua. Margot fut soudainement prise d'une toux sèche qu'elle n'arrivait plus à apaiser. J'avais dans mes mains le plat de choucroute et je ne

pouvais rien faire pour elle, Fernand allongea alors le bras pour lui tapoter le dos, mais d'un geste brusque elle se leva, écarta le bras de mon vieil ami sans hésitation, et prit le chemin de la cuisine, en s'excusant sous les soubresauts de sa toux.

Avant que Margot ne revienne de la cuisine, Fernand m'avait jeté un regard pesant auquel j'avais résisté un long moment.

L'air de dire : *Eh oui mon pote ! Ici, dans cette maison, on est plutôt allergique aux salauds dans ton genre.* Cela dit, j'avais de suite terrassé mon non-dit pour les inviter de manière plus classique à se mettre à table. Les convenances, ça fait partie de la politesse, de la diplomatie, ça sert à éviter des guerres. Décidément, tout ce qui est révolté chez l'homme se passe souvent derrière les ombres...

Nous entamâmes le repas dans le silence le plus complet. Le chou avait fermenté comme il faut dans la saumure, et les charcuteries que j'avais achetées ce matin se révélèrent de tout premier choix. Fernand allait certainement relancer le sujet, peut-être même qu'il allait nous tester sur la question, voire tenter de nous convertir en philosopant sur l'existence d'une race supérieure, quand quelqu'un frappa à la porte brutalement et nous fit sursauter tous les trois. Une voix d'une intensité étrange accompagnait les coups, elle réclamait de l'aide. Je m'étais levé pour répondre à l'urgence quand Fernand me demanda de ne pas bouger, et courut jusqu'au portemanteau pour aller pêcher un drôle de poisson dans la poche intérieure de son imper, un poisson tout noir et sacrément calibré, avec un long tuyau rectangulaire en guise de gorge et une queue faite pour le saisir d'une seule main. Très pratique, comme espèce.

Il s'était mis dos au mur près de la porte, et avait repris une grande bouffée d'air avant de me dire que maintenant, je pouvais ouvrir. Margot avait pris peur devant cette scène, il en rajouta en lui ordonnant de se planquer sous la table. Un peu désorienté par l'ampleur de l'action, j'ouvris la porte d'un air hébété, et me retrouvai nez à nez avec David, le cadet de la famille Shtirman, les actuels propriétaires de l'écurie. Il avait l'air désemparé, des sueurs lui coulaient sur le front au-dessus duquel les quelques mèches de cheveux qui dépassaient de sa kippa s'ébouriffaient.

— Monsieur Léon ! M'sieur Léon ! Y'a Nineza qui va mettre bas ! Faut faire quelque chose, y a personne d'autre que moi à la maison, ce soir ! Mais moi j'sais pas comment on y fait pour ces choses-là ! Faut v'nir m'aider m'sieur Léon !

J'ai vu Fernand fermer les yeux et baisser son arme, dans un soulagement que je partageai avec lui. Je préférais une aventure comme celle-là à un règlement de compte qu'aurait fait mauvais effet dans la maison.

Dehors, une petite pluie fine dispersée par une légion de nuages sombres rafraîchissait nos figures et bruait nos pas cadencés sur les pavés. Je demandai à Fernand s'il avait déjà eu l'occasion d'accompagner une jument dans un tel supplice.

— C'est pas une jument, c'est ma sœur ! glapit le petit David.

— Dans ces cas-là, c'est de ma partie, affirma l'ex-médecin.

Je sentis la main de Margot se refermer sur la mienne, nous n'avions jamais vu d'accouchement humain de notre vie. C'était un de nos regrets communs.

L'orage se mit à craquer juste après notre entrée dans la maison des Shtirman. Le premier éclair fut suivi d'un cri de douleur qui provenait d'une des chambres du fond. Fernand avait pris les devants, en suivant le gosse, et j'ai pris conscience à ce moment-là du paradoxe de la situation. Nous étions chez des juifs pratiquants, un nouvel être faisait savoir qu'il était temps pour lui de débouler parmi nous, et c'est un partisan de l'extrême-droite qui se portait volontaire dans le rôle de la sage-femme... C'était de l'ordre du comble. Nous échangeâmes un regard avec Margot : pouvions-nous lui faire confiance ? Au premier rang de la scène, n'allait-il pas en profiter pour s'exercer à une action militante ? J'imaginai le pire. Elle aussi, sans doute, c'est pourquoi nous n'avons pas hésité plus longtemps avant de pénétrer dans la pièce.

La fille avait la tête enfoncée au possible dans l'oreiller, nous vîmes son regard parti à la dérive dans le scintillement d'une lampe à pétrole posée sur la table de chevet. Elle avait instinctivement relevé sa chemise de nuit et placé ses mains au sommet de son ventre, les genoux relevés, elle donnait libre accès sur le point central de l'opération au docteur Fernand, celui-ci ne cessait de l'encourager positivement. De temps à autre, et assez régulièrement, elle fermait les paupières dans une grimace agonisante et gémissait à en râle-mourir. L'orage semblait maintenant faire trembler les murs à chaque coup de

tonnerre, on entendait les hennissements des chevaux doublement excités, et leurs coups de talons dans les portes des boxes. Margot s'était accroupie aux abords de la femme et lui caressait le bras en lui tenant la main. Elle appuyait d'onomatopées les encouragements de Fernand. David s'était réfugié contre moi, débordant de larmes, il se mordait les doigts.

Quand les cris du bébé surgirent de l'au-delà, la mère s'évanouit. Fernand demanda qu'on lui apporte des ciseaux, et tendit le petit bout de chair violacé et sanguinolent à Margot. Quand il eut coupé le cordon, il s'occupa de réanimer la pauvre femme. Avant que nous ne décampions, la femme enlaça Fernand par la nuque, et colla sa joue contre la sienne avant de le libérer, ce geste ne fut accompagné d'aucun commentaire.

Pour ma part, suite à l'émotion, mes pensées étaient maintenant lavées de tout soupçon existentiel, ce n'est qu'en retrouvant les assiettes pleines de choucroute froide dans la grisaille du petit matin que je tirai une conclusion. Finalement, les pulsions de vie et de mort qui dans une lutte sans merci nous animent chaque jour, peuvent donner lieu à des personnalités complexes, contradictoires, et incohérentes. Fernand n'avait rien à faire chez les nazis.

J'aurais voulu lui serrer la main et le lui dire, en parler des heures même s'il fallait, mais c'était l'heure de s'y mettre et il s'était endormi sur le canapé. Nous laissâmes la porte ouverte. Quelques traces de sable mêlées à celles des intempéries dessinaient des formes floues sur les trottoirs, comme des fantômes que les pas du cheval s'amusaient à faire danser. Margot semblait maintenant suspendue sur un nuage d'oubli poussé par des vents légers. Un ange était passé.

— Nous aussi, un jour ? murmura-t-elle en déballant les marchandises.

N'osant détourner mon regard du marchand de cerises qui avait garé sa charrette à une distance raisonnable, je ne m'étais pas retourné pour lui répondre, j'avais simplement opiné de la tête.

Je n'ai pas revu Fernand depuis ce jour-là. Et je n'ai absolument pas envie de faire l'avocat du diable, demain. Pourtant, il faudra bien dire quelque chose pour faire avancer son procès.

C'est pour ça qu'ils m'ont convoqué.

Robin Léon, janvier 1950.

Encouragé par cette première publication, j'ai envoyé d'autres nouvelles à Salmigondis. En décembre 1999, la revue publia Soma-Sûtra. Je n'en revenais pas. C'était probablement la nouvelle la plus barrée que j'avais écrite jusqu'alors. Dans la courte présentation qui l'accompagnait, j'étais simplement présenté comme un auteur de vingt-neuf ans vivant à Montpellier. À l'époque, j'aimais explorer des voix narratives qui ne partageaient ni mes convictions ni mon rapport au réel. Dans Soma-Sûtra, j'ai poussé cette démarche jusqu'à construire un univers où les repères familiaux, moraux et même biologiques sont volontairement brouillés. Ce qui m'intéressait n'était pas la provocation, mais la cohérence interne d'une conscience vivant selon des règles qui lui sont propres.

SOMA-SÛTRA

J'en avais convenu avec ma sœur imaginaire, il s'agissait d'enfermer papa dans une boule de cristal à travers laquelle nous pourrions apercevoir l'originalité de son caractère — je la qualifiais d'imaginaire, ma sœur, parce que je ne suis pas très sûr de son existence, c'est assez inégal, parfois elle est absente, mais parfois elle est bien là.

Elle était d'accord à la base. Mais j'ai eu peur qu'elle ne me suive pas jusqu'au bout sur ce coup-là. Comme d'habitude, elle doutait. J'en étais persuadé, c'était sûr, elle doutait. Sauf que ses doutes ne transparaissaient pas dans son regard, mais seulement dans l'ombre de ses silences. Oui, avait-elle dit, mais c'est tout, après plus rien.

Elle était restée silencieuse plusieurs jours d'affilée. Sans prononcer le moindre mot, et aucun souffle de travers, elle s'était contentée de faire son boulot. Son boulot se définissait dans l'exécution de certaines tâches du quotidien que j'étais incapable d'assumer : faire à manger, nettoyer l'appartement, etc... enfin, bref, tout ce qu'il fallait pour nous maintenir en bonne santé malgré le désarroi.

Nous écoutions durant ces longues journées des musiques lancinantes venues d'ailleurs. Pour dire vrai, nous sommes ce qu'on appelle communément des faux jumeaux, il n'y a entre nous aucune sorte de télépathie, et, si elle ne m'en parlait pas, je n'avais aucun moyen de connaître ses émotions, et de les comparer aux miennes, tant l'indifférence avait creusé un trouble

infranchissable dans nos relations. Nous nous contentions alors de ces silences musicaux.

Je me retenais de pleurer, quasiment en permanence. Et pour ne pas qu'elle voie les larmes au bord de mes yeux quand nous nous trouvions dans la même pièce (l'appartement n'est pas grand et ce cas de figure se présentait plusieurs fois par jour), je mettais mon nez à la fenêtre, et c'est en voyant les passantes en bas que je songeais aux femmes que papa adorait filmer. Nous habitons au cinquième étage et j'avais des envies de parachutage. Pour la fuir, pour fuir ce souvenir, pour rejoindre les passantes, suivre les traces de notre père, indépendamment de cette sœur fantôme. L'homme qui nous unissait était mort, et nous n'arrivions pas à nous retrouver depuis sa disparition. Peut-être que nous n'avions plus rien à faire ensemble.

Je tendais vers cette idée-là, et commençais à élaborer des plans de restructuration, ma vie s'était démantelée, quand elle a dit :

— Oui, c'est une bonne idée, mais pourquoi ne pas l'inhumer ?...

Elle jouait l'innocente. Une fois de plus, je me suis demandé si elle était là, bien en face de moi, ou si elle avait parlé tout en étant ailleurs. Je ne voyais pas pourquoi elle faisait référence à ce rite obsolète, je n'ai jamais adhéré aux idéologies réactionnaires et conservatrices, enterrer les morts, ça ne veut plus rien dire de nos jours, il est temps que tout le monde en prenne conscience... Faites ce que vous voulez ! Mais n'enterrez plus vos morts, mangez-les si vous voulez ! Momifiez-les ! Brûlez-les ! Informatisez-les ! Robotisez-les ! Ou offrez-vous une boule de cristal ! Mais cessez de faire des trous, et d'édifier des tombes avec des pierres d'aucune signification, et qui prennent tant de place pour des prunes ! On manque de place, et faut-il encore qu'on s'entasse et échoue au même endroit, une fois mort...

C'est fini, on sait bien que ça ne sert plus à rien. Puis moi, papa, elle devait être capable de le comprendre, ça, j'avais envie de pouvoir encore le voir, l'observer, l'admirer et surtout passer les savoirs six pieds sous terre, dans une boîte en bois. Une photo sur une pierre tombale, à côté d'un pot de fleurs en plastique... Je n'arriverais pas à m'y faire, elle le savait, mais elle avait osé proposer une chose pareille. Pourquoi était-elle aussi ringarde par moments, je crois qu'elle perdait la tête tout simplement, ou peut-être qu'elle était possédée, tu me diras, ouais, peut-être bien qu'elle était habitée par un esprit maléfique, ouais, un démon incarné.

C'est quand même dingue, d'être à ce point si ouverte sur certains sujets, libre, dans le soupçon, câblée internet et branchée cyberculture comme une jeune de son temps... Puis à d'autres moments, là, surgir tout à coup, comme une nonne à peine sortie du couvent.

J'étais bien décidé à ne pas céder à cette stupide requête, j'admis si longtemps à reconnaître les qualités de papa, son courage, sa détermination, sa fidélité, et son sens de la famille. Et à ne plus lui en vouloir de nous avoir conçus dans le corps d'une femme qu'on n'a jamais vue, et qu'on n'a jamais pu appeler maman. Du coup, selon la volonté de papa, j'ai pu nous rompre à comprendre pourquoi, pourquoi papa avait-il voulu éviter certaines complications. Un peu trop tard, à mon avis, mais on ne choisit pas, à l'école, on commence à nous parler des phénomènes inconscients, de Freud et du complexe d'Œdipe la dernière année avant l'examen, bien trop tard. J'aurais bien voulu me libérer de ces tiraillements avant d'avoir atteint mon premier quart de siècle. Mais le temps de l'analyse, le temps que l'idée fasse son chemin, le temps d'y voir clair à travers ce miroir embué de l'enfance, et mon père n'avait plus beaucoup à vivre. Pas longtemps d'amour alors entre lui et moi. Mieux vaut tard que jamais, me direz-vous, c'est vrai. J'aurais été mal de m'apercevoir de tout ça après la fin. Quelle horreur ! Pourquoi attendre que les gens cessent d'exister. Pour éviter de s'en prendre à eux ? D'ailleurs, tout ça n'est pas tout à fait fini, c'est ça qui est bien avec les boules de cristal, c'est comme un morceau d'éternité en plein cœur de la maison.

Je n'ai donc répondu à sa question. Je l'ai laissée replonger dans son mutisme. L'introspection, ça ne pouvait que nous faire du bien, j'ai pensé.

Seulement la nuit, je me mettais désormais un temps fou à trouver le sommeil. Elle aussi, je crois, ou plutôt, je crois qu'elle ne le recherchait plus forcément, au contraire, je crois qu'elle dormait le jour, et vivait réellement la nuit. Nos chambres sont voisines, et je l'entendrais respirer d'un souffle prononcé, par moments, au cœur de mes insomnies, comme le crépitemment d'un feu en pleine nature, je fermais les yeux pour mieux l'entendre, pour mieux entendre sa joie, oui, j'en suis sûr, c'était bien ça, elle étouffait rapidement, par saccades, comme avant d'évacuer un trop plein indigeste. Comme si pour évacuer une souffrance, il fallait grimper des montagnes pour saisir quelques secondes de jouissance. Et la nuit, levée avant elle, je la regardais sortir de sa chambre, effectuer ses premiers gestes, lotie dans une chemise de nuit en soie thaïlandaise, noire avec des broderies bouddhistes, j'apercevais parfois une partie de sa mince poitrine, des seins d'adolescentes, saisissants, fermes et

solides. Avant même qu'elle ne se penche pour m'embrasser comme de coutume, je savais qu'il s'agirait de ne rien dire, pas un geste, pas un signe qui pût dévoiler ma lucidité à propos de son haleine opiacée. Je risquais de la braquer, sinon, elle se buterait, elle risquait de se buter plus que jamais. Je gardais alors toutes mes arrière-pensées bien au fond de moi, et lorgnais ses cuisses, toujours bien épilées, et ne pouvais pas m'empêcher, quand elle me tournait le dos, d'admirer les plis de sa chemise de nuit se faire avaler dans l'axe central de ses fesses. Sans la désirer, ni plus ni moins qu'avant, pareil. Il valait mieux en rester là plutôt que de remettre sur la table des sujets prisés de tête. Pour faire semblant qu'on bouffait encore la vie à pleines dents.

Ce n'était pas la peine de risquer l'algarade. J'avais décidé de la laisser décanter au moment opportun pour en parler. C'est venu plusieurs jours après sa dernière remarque. Depuis, je n'avais rien rajouté, moi aussi, j'avais fermé ma gueule. Et bien souvent ça paye, de fermer sa gueule. Mais ce jour-là, alors que nous partagions une pizza surgelée que le micro-ondes nous avait ramollie à point, enfin prête à partager le deuil, elle avait dit : « c'est d'accord, allons-y, allons choisir le modèle ensemble, je veux bien mais je ne peux pas te laisser choisir tout seul... ».

Finalement, nous avons dû nous décider à partir d'un simple catalogue, je ne savais pas, je pensais qu'on pourrait se décider à partir d'un matériel concret, des exemplaires de démonstrations, mais ce n'était pas possible d'exposer les boules, illégal. Produire des boules vides n'aurait aucun sens, et les produire pleines n'entre pas dans le code de déontologie (article 5 de la déclaration des droits des morts de 2032), alors on doit choisir à partir de certaines photos, qui sont des montages informatiques, les morts qu'on y voit ne sont pas des vrais morts. Nous avons opté pour une boule de cristal, avec l'option intimité. Avec ce modèle, le verre s'opacifie à notre bon vouloir, oui, on choisit de faire apparaître le mort quand on veut. Il suffit d'appuyer sur la boule avec ses doigts, le verre ne reconnaît que les empreintes familiales. C'est un peu plus coûteux avec cette option-là, mais le notaire n'y a vu aucun inconvénient. Il nous a laissés carte blanche. Je crois que j'ai bien fait d'aller lui demander l'autorisation pour une telle dépense, je n'y voyais pas très clair dans les comptes, papa nous avait laissé tant d'euros... Je n'y comprenais plus rien. J'ai donc bien fait d'y aller, ce n'était pas qu'une histoire d'argent, à vrai dire, le pognon, ça ne m'intéressait pas plus que ça. J'aurais vraiment raté quelque chose, si j'avais pris cette décision sans me rendre chez le notaire. Oui, depuis, ça va beaucoup mieux, beaucoup de choses ont changé.

La secrétaire du notaire, qui est aussi sa femme, fut le déclic qu'il me fallait. Ma sœur avait bien remarqué notre petit manège, mais elle a continué de se taire, elle n'a rien dit. C'est plus tard qu'elle s'est exprimée. Elle m'a laissée faire ce jour-là. C'est donc le jour des négociations que j'ai repris goût à la vie. La femme du notaire s'est montrée si solidaire de mon désarroi, ça s'est passé très vite, je crois bien que c'est Molly. Molly c'est ma sœur, il était temps que je la nomme, elle n'est pas si imaginaire que ça, je crois bien que c'est elle qui a fait en sorte que les choses se déroulent ainsi, elle en a même profité elle-même. Molly ne donne rien sans rien, c'est comme ça, pour qu'elle donne, faut qu'elle reçoive, pas vous ? Ce n'est donc pas gratuitement qu'elle a réclamé de rester en tête à tête avec le notaire, dans son bureau, pendant que je l'attendais dans le hall d'accueil, je savais bien qu'elle n'avait rien à lui dire, pas plus qu'à moi. Ils n'ont pas dû beaucoup parler, toujours est-il que j'en ai profité pour prendre la femme du notaire sur son bureau, sans même la déshabiller, c'était bien trop risqué, j'ai coincé sa culotte sur le côté, puis de toute façon comme ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé, ça n'a pas duré longtemps... Elle n'a pas fait preuve de beaucoup de talent pour se remuer, mais elle n'était pas complètement absente. Nous n'en avons pas parlé, avec Molly, mais je suis certain que les choses se sont passées à peu près de la même façon de son côté, avec monsieur le notaire.

C'est à partir de ce jour que les choses ont commencé à évoluer, pour tous les deux. À la maison, nous nous sommes remis à parler, à l'heure des repas, puis parfois en dehors, pour ne rien dire, juste demander si ça va, oui ça va, et parfois nous évoquions le souvenir d'une des maîtresses de papa.

Nous sommes retournés leur rendre visite plusieurs fois, il restait de nombreux papiers à remplir, et des clauses à éclaircir. Papa n'a jamais aimé les choses simples, il nous a laissé un héritage complexe. Puis survint une période de fatigue, une période très courte mais qui a son pesant dans l'histoire de notre relation. Je crois que j'avais chopé une sorte de cystite avec la femme du notaire. J'avais souvent envie d'uriner, mais une fois devant la cuvette, ça tardait à sortir, c'était comme bloqué, j'attendais parfois plusieurs minutes avant qu'une goutte ne daigne couler. Puis au moment de tout vider, je ressentais une drôle d'impression, comme celle de pleurer avec mon sexe. Vous savez comme ça fait du bien de chialer un bon coup, dans certaines circonstances. Et ben là pisser, ça me faisait le même effet, cette sensation d'en finir avec une vieille angoisse trop longtemps retenue. Et j'y retournais toutes les heures, comme ça, snif, snif ! Pleurer dans la cuvette avec mon zob, là, tout mou entre mes doigts, que j'appelais à s'exprimer. Je me sentais

remonté, après, toujours redressé un peu plus, comme un noyé qu'on sauve par hélitreuillage et qui sent petit à petit qu'il va reprendre avec plaisir le grand air, renouer avec les voyages futurs et comme un ange, sans plus aucun trouble, ni cicatrices, ni peurs...

Ma sœur et moi, étant donné l'absence de maman, nous ne connaissons qu'à moitié le problème, mais je pose la question à tout le monde : qu'est-ce qui nous pousse à encore aimer la vie, quand on a perdu ceux qui nous ont conçus, élevés et aimés ?

Il ne doit pas exister qu'une seule réponse à cette question. Je le sais bien. Et je ne suis qu'en mesure de vous livrer la mienne, enfin, notre alibi à nous.

La boule nous a bien aidés. Avec elle, papa est devenu comme une sorte de divinité, devant laquelle nous nous recueillons chaque soir, avant de nous coucher, en apposant dans un mouvement synchronisé nos mains sur sa surface opaque, nous voyons apparaître papa, vêtu de son plus bel appareil, et le visage serein, comme celui d'un pharaon.

Je crois que ces séances nous ont aidés à trouver une ligne de conduite pour la suite des événements. Mais il n'y a pas qu'elle, la boule, il y a aussi les cassettes vidéo que nous avons retrouvées dans l'armoire de papa, il ne s'était pas contenté de filmer des inconnues dans la rue, contrairement à ce qu'il laissait entendre, mais il filmait aussi ses conquêtes (passantes, collègues, nounous, parents d'élèves, caissières de l'épicerie d'en bas, contractuelles, femmes de ménage, voisines, etc...) dans des situations et des postures particulièrement chaudes...

Depuis cette découverte, nous en regardons une cassette différente chaque soir, et chaque soir, après le film, il s'agit maintenant d'un nouveau voyage, une nouvelle façon d'aborder la nuit à venir. Nous n'avons plus besoin d'aller chez le notaire.

Molly a cessé tant bien que mal de prendre de l'opium, désormais, nous nous contentons de fumer du kif, et d'une sensualité filiale dont je ne pourrais plus jamais me passer, comme s'il s'agissait chaque nuit de retourner dans la matrice, et de s'y lover comme dans un gaz épais, suave et lacté, pour ne faire plus qu'un avec ma sœur.

Merci la vie, merci pa'.

Après Nineza et Soma-Sûtra, la revue Salmigondis publia une troisième de mes nouvelles en mars 2000 : Un pet de travers. Derrière ce titre volontairement léger se cache un récit beaucoup plus inconfortable qu'il n'y paraît. En suivant le fil des pensées d'un homme ordinaire, la nouvelle explore la manière dont une certitude peut progressivement se construire, jusqu'à faire vaciller la frontière entre ce que l'on croit vivre et ce qui se passe réellement. À l'époque, j'avais choisi d'épouser sans filtre le point de vue de ce narrateur, en laissant le lecteur découvrir peu à peu combien une conscience peut se fabriquer sa propre vérité, jusqu'à ne plus voir les faits. Avec le recul, je suis frappé de constater à quel point ce texte résonne avec des questions qui n'occuperont le devant de la scène publique que bien des années plus tard.

UN PET DE TRAVERS

De même que l'amour nous fait trouver plus belle la femme aimée, l'angoisse que nous inspire une femme redoutée donne un relief démesuré au moindre défaut de ses traits.

Milan Kundera, *La valse aux adieux*

Nos pieds sous la table en suspension se trouvaient à proximité les uns des autres. Le hasard de nos mouvements respectifs s'accordait à les faire s'effleurer de temps en temps. La discussion tournait autour du dernier film d'Almodovar. Les avis étaient partagés, j'avais le mien mais, je n'essayais pas de le placer, non, loin de moi cette préoccupation.

Chloé fumait des cigarettes longues, elle m'avait autorisé à me servir dans son paquet. À chaque fois que j'en allumais une, le culot de défier son regard derrière la flamme me prenait, voilà les seuls instants où j'arrivais vraiment à la regarder en face, droit dans les yeux. Je fumais donc à une cadence malade.

Le reste du temps, je regardais le coin de la table, le cendrier ou bien les autres sans me détacher un seul instant de l'envie obsessionnelle de ne pas la laisser fuir sans rien dire.

Depuis deux ans, nous partageons les mêmes horaires, le même bureau, les mêmes repas à la cantine et depuis quelques jours seulement, j'ai cessé de me voiler la face comme si j'avais enfin ordonné au soleil de se dresser au centre d'une région obscure de ma conscience. Je l'aime je l'aime je l'aime. D'autres auraient trouvé ça dingue de se retenir si longtemps mais d'enfouir le désir

était sans doute devenu naturel à mon système depuis belle lurette. Jamais, jamais avant ce jour, une envie si pressante de s'affirmer n'avait à ce point envahi mon corps. C'était comme un fluide qui se serait déversé sans prévenir, en moins de temps qu'il n'en faut à une étoile pour filer.

Du coup, je n'ose plus prendre la parole.

Je ne fume pas ses cigarettes jusqu'au bout. Elles sont bien trop longues, je les entasse dans le cendrier déjà plein en les écrasant l'une sur l'autre comme un amas d'accordéons.

Roland nous avait invités pour son pot de retraite et à vrai dire, j'avais accepté sans hésitation de me joindre à la bande. Roland et sa bonne bouille de soixante-huitard allait terriblement nous manquer à tous, sa révolte, sa colère et son humour, c'était évident. Mais ce qui l'était moins ne me paraît clair qu'aujourd'hui seulement, c'était surtout l'espoir de profiter de l'occasion pour tenter une ouverture avec Chloé qui m'avait conduit sans escale autour de cette table.

Il faut se rendre à l'évidence. Le temps s'écoulait maintenant aussi vite que nos verres et le groupe perdait de ses effectifs au fil de la soirée. Roland n'arrête cependant pas de héler le serveur pour qu'il remplisse nos verres de ce vin rouge qui lui est cher puisque originaire des coteaux où vivent encore ses parents et je commence à sentir le tournis de l'alcool accaparer mon esprit. Sur ce, je ne loupe pas de faire une grosse gaffe. Il suffit parfois d'un minuscule écart de soi : au moment de faire signe au serveur de ne pas remplir mon verre pour la énième fois, mon coude s'en va malencontreusement cogner dans le verre de ma somptueuse voisine qui éclaboussant sa jupe au passage glisse à son tour de la table vers le sol et se brise dans le bruit confus de plusieurs éclats de rires.

— Hé ! Ho ! Fais pas cette tronche, dit-elle, ce n'est qu'un verre, et pour les taches, t'en fais pas, j'ai de la bonne lessive chez moi. Rouge sur rouge en plus ça se voit à peine, non, ne t'en fais pas comme ça...

Malgré ses paroles, l'idée que je viens de commettre une bourde irréparable incendie littéralement l'intérieur de mon crâne, vexé je me mets à bouillir de honte et décide sans trêve de quitter ma place pour aller cueillir du sel en coulisse. Quand je reviens, le serveur ramasse à la pelle les éclats de verre éparpillés sous les banquettes. L'assistance s'est levée et quelques collègues me charrient sur ma réputation de Gaston Lagaffe. Je les fais bien rire. Sans

réagir à leurs vannes, je tends la salière à Chloé dans un geste chaplinesque alors qu'elle semble déjà à mille lieux de se soucier de sa jupe. En terminant la bouchée de cacahuètes qu'elle vient de glisser dans sa bouche elle regarde la salière en fronçant les sourcils. Le moindre mouvement de paupières sur son visage me donne envie de le prendre entre mes mains pour l'immobiliser comme celui d'une poupée de cire. Après quelques secondes d'hésitation, elle décide enfin de s'emparer enfin de la salière, après tout, la jupe qu'elle porte ce soir-là, c'est ma chance, n'est pas une de ces fringues soldées qu'on trouve dans les bacs de chez Tati, elle lève la main, j'avance l'objet, mais elle ravale soudainement son geste. Vient-elle de craquer pour moi ?

Je me souviens très bien de ce rictus aux creux de son nez et dans les plis de ses joues, je m'en souviens parfaitement puisque cette grimace représente à mes yeux le véritable point de départ de notre histoire. Cette décision si étrange de sa part, cette soudaine invitation. En avait-elle décidé ainsi sur un simple coup de tête ? Un flash qu'elle aurait eu lors d'une fraction de seconde, en voyant se refléter dans mes yeux le désir que je n'arrivais plus à camoufler.

S'il n'y avait eu que cette grimace, nous en serions restés là, à ce point de la relation où l'ambiguïté peut demeurer sans suite mais, à ce moment-là, elle me sourit comme jamais on m'avait souri, accompagnant son sourire d'un silence si révélateur et irrésistible. L'assistance a cessé de faire attention à nous et je ne me sens absolument pas humilié. Au contraire. Plutôt touché par ses intentions. Elle s'est enfin décidée : elle ne m'ignore plus. Mieux encore, elle a décidé de me lancer un défi d'une intimité inattendue : elle s'est levée et dans une posture provocante, elle a ôté une de ses chaussures et soulevé sa cuisse pour me laisser réparer les dégâts moi-même. Inutile de vous décrire le genre de sensations qui me parcourt l'échine face à cette situation. Je n'avais jamais eu les yeux aussi près d'une si belle jambe, sa jupe s'est légèrement relevée et j'ai aperçu une partie de sa cuisse entre l'extrémité de ses bas et celle de sa jupe, je ne sais pas si elle s'épilait à la perfection ou pas, mais j'eus l'impression d'avoir affaire à une peau neuve, aussi lisse que celle d'une adolescente. Je suis resté de marbre et m'y suis repris par trois fois avant de pouvoir respirer de nouveau correctement. Question de rythme, d'adaptation à la nouveauté, c'est parfois violent de découvrir ce qu'on ne soupçonnait pas. La plupart des gens encensent souvent l'imaginaire mais, la puissance qui se dégage de certains événements bien ancrés dans la réalité reste pour moi incommensurable.

— Alors tu le mets ton sel ou pas ? dit-elle pour me ramener sur terre.

— Hummm... Et tandis que je m'exécute, elle parle mais je ne l'entends pas.

— Hein ! Oui, qu'est-ce que tu dis, excuse-moi, je n'ai pas tout saisi...

— Oh ! T'es sourd ou tu rêves, dis-moi ?

— Petit b.

— Quoi ?

— Petit b. Petit a, je suis sourd ; petit b, je rêve. Je choisis petit b, je rêve.

En fait, je viens de faire le bon choix. C'était certainement une sorte de test psychotechnique et ma réponse l'encourage dans son plan puisqu'elle sourit en reprenant la parole.

— Je te demandais si tu as quelque chose de prévu ce soir ? répète-t-elle en allumant une de ses longues cigarettes. J'avais terminé de saupoudrer sa jupe de sel, et tout en reprenant légèrement mes distances, je laisse courir mes mots.

Le meilleur de la vie reste de se surprendre soi-même.

Elle m'avait donné le feu vert et la langue déliée, j'embrayais pour de bon.

— Non, rien de prévu, t'as une idée en tête ? Une proposition ?

Non, elle n'a pas forcément d'idée en tête mais elle a bien envie de passer la soirée en ma compagnie, briser la monotonie, rompre un peu avec la solitude, ça fait du bien de temps en temps, dit-elle, « tu ne penses pas, non ? »

— Si, si si, bien sûr, tu as raison, mais...

— Oh ! Il n'y a pas de « mais... » s'exclame-t-elle alors ? Pas de « mais... » s'il te plaît, j'ai toujours détesté ça, les « mais... », c'est pas avec des « mais... » qu'on va pouvoir vivre des choses trépidantes...

Un feu vert, oui mais non, pas simplement un feu vert : carrément un état d'alerte de l'aérospatiale, comme l'instant qui précède le décollage.

Après concertations, nous nous décidâmes pour une virée en boîte. Chloé voulait danser et je n'avais rien contre. Non, arrivé à ce stade-là de la soirée, je n'avais rien contre rien, pour elle, je me sentais prêt à aller n'importe où.

Les événements si rapidement enchaînés les uns aux autres avaient pris une tournure qui surpassait de loin tous mes espoirs. Je n'étais plus capable de jouer mon rôle, un élan d'un autre ordre, de l'ordre d'une énergie nouvelle et inconnue de mes sens me poussait à suivre la logique de Chloé sans réfléchir et il me semble aujourd'hui que le souvenir le plus cher à mes yeux reste le sentiment d'avoir été si brusquement complice avec la femme qui me faisait rêver depuis deux ans déjà.

Nous prenons enfin congé des autres en nous éclipsant poliment, décidés à nous rendre au « Gibus Palladium », une boîte de nuit située à trois stations de métro. Nous sommes d'accord pour nous y rendre par nos propres moyens, Chloé ne désire pas emprunter les couloirs du métro, à son goût bien trop grisâtres. Pour s'accoupler avec son état d'esprit, ce sont ses propres mots, quant aux miens, ils se font rares et ne la contredisent jamais.

Sur le chemin, une envie dingue de la prendre par la main me hante, j'ai l'air d'un novice mal sevré mais j'ai trente-deux ans et mon courage n'est plus le même, c'est un peu comme si j'avais laissé passer ma chance autrefois et que cette erreur avait ricoché tout au long de ma vie jusqu'à aujourd'hui, si bien que le courage me manque depuis quinze ans.

Elle rit, tout la fait rire, le videur, les danseurs, les spots multicolores, les cocktails que je commande, rien ne la laisse sans voix, elle trouve toujours une remarque prétexte à rire. Je n'y suis pour rien et je me laisse entraîner comme une luge sur toutes les facéties qu'elle balance comme de la neige en avril. Ma concentration glisse sur ces paroles, qui ajoutées les unes aux autres font prendre de la vitesse à mes désirs. C'est une fille chouette. Chouette comme jamais j'en ai connu, est-ce donc ceci ? La fraîcheur, le coup de foudre, la fébrilité, l'union, la perte des sens, l'oubli de soi, combien de temps avais-je espéré vivre une telle relation ? C'est ça ? Oui, pour moi, ce seul début de soirée avait déjà plongé mon cœur au sein d'une perspective romanesque comme s'il s'agissait d'une séquence de cinéma insérée dans un pan de la réalité. Ce qu'on appelle plus communément un bon plan prenait pour moi des formes surnaturelles, pendant des heures nous calons tous les deux nos gestes sur des musiques entraînantes et lancinantes et il me semble que je gravis avec une facilité inhabituelle tous les échelons qui conduisent au septième ciel.

Le D. J. mêle les musiques sans faire de pause et Chloé, verre après verre, danse après danse, paraît de plus en plus apte à offrir son corps sans inhibition. Est-ce que je délire ? Je me pose parfois la question, il est fort possible que je

sois en train de me monter des films, jusqu'au moment où Chloé, essoufflée, s'approche de moi pour me murmurer à l'oreille :

— T'es pas fatigué, tu veux pas qu'on s'en aille ?

— Où veux-tu aller ?

— Je sais pas, on pourrait aller prendre un dernier verre chez moi, par exemple.

Cette certitude à cent pour cent me fit l'effet d'un électrochoc. Une fois dehors, sur l'avenue de la République, la manière dont qu'à l'aller me reprend de concert, si bien que je ne regarde plus où je mets les pieds, et me cogne sèchement la tête contre un réverbère.

— Ça ne te réussit pas trop l'alcool à toi ! s'exclame-t-elle en riant de nouveau aux éclats.

Décidément, ce flagrant délit de maladresse qui n'était pas l'unique de la soirée ne la repoussait pas du tout. Au contraire, elle avait l'air d'apprécier mon côté « Pierre Richard ». Avec le recul, je sais qu'elle pouvait facilement traduire mes mauvais gestes comme des preuves confirmant l'impact de son pouvoir de séduction, même si elle ne savait maladroit elle ne m'avait jamais vu gourde à ce point. Oh ! Il fallait bien l'avouer, je n'ai jamais vraiment supporté l'alcool. Ce qui me permet de lui raconter quelques-unes de mes expériences éthyliques, jusqu'à ce qu'on arrive aux portes de sa voiture. Je me trouve bien aise de meubler la soirée en paroles superflues pour éviter d'augmenter mes gênes et mes appréhensions. En ce qui la concerne, la situation ne paraît pas la dérouter autant que moi, son attitude légère et flottante démontre qu'elle est une habituée sans complexe, elle ouvre à l'aide d'une pression sur son porte-clés les portes de sa voiture et me regarde comme si elle m'invitait dans un voyage que je ne pourrais jamais oublier.

Je ne crois pas qu'elle se soit consciente de ce romantisme aux significations que je prête à son manège. Nous ne sommes pas sur un pied d'égalité.

Chloé est expérimentée et moi, je suis un spécimen rare, faut le dire, peu d'hommes qui dépassent la trentaine sont encore puceaux.

Dans sa voiture, je me laisse conduire par la sensation désagréable de perdre le peu d'assurance qu'il me reste sans pouvoir changer le cours des choses.

Plus on s'éloigne du centre-ville et plus les passants et les lampadaires se raréfient, plus la salle impression de fondre comme un sucre dans une tasse de thé m'engloutit. C'est comme si un iceberg s'était égaré jusqu'en mer de Chine, et pourtant je bande déjà comme un pendu.

Voilà qu'en mon esprit aucune chose n'est à sa place. J'essaye en vain de retrouver la raison, m'imagine et envie la capacité qu'ont certaines personnes d'épouser volontairement une espèce de maîtrise de soi martiale qui me reste inaccessible à ce jour. Par manque d'entraînement sans doute. Je ne suis pas sur les marches de l'échafaud pourtant, je devrais me réjouir, une brèche vient de s'ouvrir sur le mur opaque de la vie et rien ne sert de se retenir plus longtemps. C'est de l'autre côté, la vie, la vraie, Chloé a glissé une cassette dans l'autoradio, c'est de là que me parvient ce chant tzigane si mélancolique qui me distord les entrailles, je referme soudainement la main sur la poignée au-dessus de la fenêtre, cela m'évite de serrer le poing et de maintenir ce sourire fermé qui cache si bien les frémissements de mes dents. Chloé n'est pas tout à fait sur les mêmes lignes d'ondes que moi, elle pose sa main sur ma cuisse et tout en continuant de faire attention à la route, elle frôle les contours de mon phallus, ses doigts glissent le long des plaines de mes parties intimes, je n'ose même pas imaginer comment elle s'y serait prise dans un cockpit en pilotage automatique.

Merci, merci, Chloé, je te suis redevable d'avoir fait le premier pas. C'était pour moi si difficile à concevoir. Merci d'avoir brisé les distances. Cette nouvelle approche m'apaise des pieds jusqu'aux neurones et je pose ma tête doucement contre le carreau. Elle continue ses caresses longitudinales et grâce à elle, mon système nerveux se réorganise. On peut avoir beaucoup d'appétit et jeûner pendant plusieurs jours, souffrir sous la senteur de parfums irrésistibles sans cueillir la fleur, question de volonté mais, il existe des perches qu'on ne peut pas s'empêcher de saisir.

J'en ai des trous noirs, c'est ça l'ivresse. Une fois chez elle, elle met en branle un système électrique qui consiste à ne diffuser qu'une mince lumière tamisée au-dessus du canapé. Elle a du savoir-faire en la matière.

Le combienième était-je ? J'éloigne la réponse et je la regarde ouvrir son petit bar en marbre, au design asiatique, loin de moi l'envie d'entamer une nouvelle conversation, je n'ai plus qu'une seule idée en tête, la déshabiller et pouvoir épouser les formes de son corps avec le mien. Je suis novice, mais croyez-vous vraiment qu'Adam n'avait rien anticipé avant de passer à l'acte ?

— Qu'est-ce que tu bois ? » me demande-t-elle en m'énumérant tout ce qu'elle a en magasin.

Il est difficile dans certains cas de renouer le dialogue avec l'autre, c'est pourquoi je tarde à lui répondre, et fais mine de réfléchir en me débarrassant de ma veste sur une chaise. Je ne suis plus tout à fait moi-même. Un nouveau trait de caractère me guide et je lui avoue à haute voix que je n'ai pas forcément envie de boire quelque chose, enfin tout simplement, je lui dis que je n'ai pas soif. Cela n'a pas l'air de la déranger, elle me tourne toujours le dos et prend soin de se distiller quelques doses de Whisky avec du coca. Je m'approche d'elle et le plus doucereusement possible l'entoure de mes bras, une main sur sa hanche, l'autre sur son épaule.

— Attends, tu ne veux pas qu'on mette de la musique ? dit-elle en esquivant mon approche.

— Pourquoi pas ?

Combien de fois dans ma vie, je me suis donné pour devise de ne pas trop me montrer de film, lâche face au risque d'être fort déçu mais ce soir-là, je n'ai plus rien à perdre, c'est une nouvelle optique qui s'empare de mon manque de confiance, l'étreinte se trouve seulement remise à plus tard, rien de grave, ma virginité tardive ne m'empêche pas de savoir l'importance des préliminaires pour une majorité d'hommes et de femmes. Je ne leur donne pas tort, à vrai dire, j'en suis plus que convaincu aujourd'hui, la plus délicieuse partie de l'acte d'amour se situe hors de l'acte.

Nous retournons vers le salon, je prends sagement place sur le canapé et Chloé envoûtée par de la musique afro-cubaine remue érotiquement les fesses à quelques pas de moi. Le verre à la main, une cigarette longue dans l'autre, elle balance ses hanches, de tout son être se dégage alors une chaleur qui se déplace et se transporte invisiblement à travers les airs jusqu'à mon bas-ventre. Pas besoin de la toucher pour l'apprécier. C'est comme dans un musée, on a le droit de vibrer mais sans toucher. J'ai commencé à lui faire l'amour à distance. Néanmoins, si je ne perds pas patience c'est que je la sens ouverte, et promise, libère-moi même de mes interdits.

— Tu veux jouer ? me demande-t-elle en brisant soudainement le rêve.

Oh ! Je n'en demandais pas autant.

Où veut-elle m’emmener, moi, le débutant ? Je lui réponds quand même d'un ton suave.

— À quelle sorte de jeu ?

Moi qui me serais largement contenté d'une étreinte classique, sans aucune fioriture, me voilà prêt à braver certaines étapes en me pliant aux jeux de son choix.

— Un cadavre exquis ! tu connais ?

Je connaissais ce jeu par l'intermédiaire d'une chanson de Serge Gainsbourg mais je n'avais jamais eu l'occasion d'y jouer, sans savoir où cela nous mènerait, j'accepte de grimper dans son manège à elle. De toute manière, est-ce que j'avais vraiment le choix ? Allez ! Un jeu dont parle Serge doit forcément être humainement riche et un peu salace. Elle a sans doute envie de consolider nos liens spirituels avant de s'offrir à des plaisirs plus charnels. Pensai-je, rien ne sert de presser le cours des choses, chaque chose en son temps.

Nous avions le matériel nécessaire à portée de main, et ce n'était pas un jeu qui durerait des plombes. Assise sur un pouf en face de moi, sa jupe est drôlement relevée. Fait-elle encore attention à certains de ses mouvements ? Moi, je n'en loupe pas un seul et prends une décharge électrique chaque fois que j'aperçois la couleur immaculée de sa petite culotte, une toute petite culotte rouge qui recouvre à peine son pubis, elle doit être proprement rasée, je ne vois aucun poil en dépasser. Je suis taureau ascendant taureau, comment pouvais-je résister ?

Je m'imagine toutes les précautions qu'elle a dû prendre avec sa lame de rasoir pour ne pas irriter sa peau de bébé, ou peut-être a-t-elle dépensé un max de thunes pour une opération au laser ? Je ne veux laisser paraître aucune de mes émotions dans les mots que j'utilise pour le cadavre exquis qui une fois terminé ressemblait à ça si mes souvenirs sont bons :

« Les fous s'empilent sur des idées orange transpercées d'utopie — grosses marmites pleines d'un soleil tremblant. Pendant que Maman brise des crevettes sur le rebord de la baignoire, et que la guerre s'oublie dans une foule éperdue. »

Elle trouve ça amusant, elle veut en refaire un autre et je ne sais pas comment m'y prendre pour lui dire que mon esprit est ailleurs. Je décide, un peu par la force des choses, de ne rien dire et me lève pour aller aux toilettes.

Quand je reviens, après quelques minutes (vu comme c'est difficile de pisser quand on bande à en perdre haleine), elle n'a pratiquement pas bougé d'un poil et la musique m'inspire, lui tendant la main, je l'invite à danser.

— Non, pas maintenant, je suis naze, j'ai pas envie...

Je m'agenouille alors à sa hauteur et cale mes mains sur ses genoux, la cherchant en duel du regard, elle a baissé la tête et je ne vois que l'emmêlement de sa chevelure lisse. Ses cheveux sont noirs teintés de henné auburn, et j'ai une folle envie de m'y perdre comme dans une forêt. Cependant, je ne suis pas complètement dupé et je la sens crispée. Voilà peut-être son tour de perdre pied, j'en suis persuadé, personne ne peut garder la tête haute vingt-quatre heures dans une journée, pour tout le monde, chaque jour est ponctué par des retombées, ces moments tendus où nous perdons la face.

À ce moment, je me trouve au pied d'une sylphide d'argile en proie à de mystérieux soucis, elle n'ose plus un geste, j'avance un peu mes mains sur ses cuisses, par-delà la frontière de ses bas et la caresse comme si elle était encore une enfant, avec le bout de mes auriculaires, laissant parfois le reste de mes doigts s'immiscer sous sa jupe. J'aimerais deviner ses pensées avec le bout de ma langue. Dans un élan doux, la statue remue enfin, elle relève ses bras et vient plaquer ses mains sur mes cheveux.

Est-ce donc ceci ? La non-solitude. C'est dingue, mais malheureusement, ce n'aura été pour moi qu'une entrevue très éphémère du sentiment de bonheur.

— J'ai pas envie, dit-elle soudain, faut pas m'en vouloir, je suis fatiguée, je n'ai plus envie.

Après ces mots, elle en cherche d'autres en continuant de jouer avec mes cheveux comme on démêle la crinière d'un mulet.

— Faut pas m'en vouloir, je sors d'une histoire de cinq ans que je n'ai tout à fait digérée, pas encore, je ne me sens pas prête.

Je lève alors la tête, mon but est de replonger dans ses yeux et de déployer des talents d'hypnotiseur, pour lui faire oublier ce qu'elle vient de dire, pour gommer ses derniers mots, effacer toutes ses peurs.

Qu'elle regagne confiance, bordel ! Ce n'est pas le moment, ce n'est pas juste. Mais au moment où je rapproche mes lèvres des siennes, elle me repousse d'un mouvement d'épaule assez bref et très précis. Hors de l'harmonie pure de la raison, incapable de rester zen, à la merci de ma libido, je la contrains en la saisissant par le menton de m'offrir sa bouche.

Elle ne peut se débattre : la voilà frêle sous le poids de mes désirs hystériques, tout en la couvrant de baisers, je la débarrasse de ses vêtements avec violence, passionnément. Elle veut crier mais à la vue de ses seins, mon excitation redouble et je lui ordonne de se taire en l'étranglant. Elle frémit, tend les muscles et me griffe là où elle peut, elle s'efforce de m'envoyer des coups de genoux dans les parties, je lui assène alors une claque qui la calme rapidement.

À ce moment-là, l'angoisse me menace de m'achever si je n'atteins pas mon objectif, ce but obsessionnel qui m'aveugle devant son agonie. Je suis en train de me mentir à moi-même, elle en veut, elle en veut, elle en a réclamé toute la soirée, elle va en avoir pour son compte, cette princesse ! La violence est une forme de communication que n'exclut pas la passion.

J'interprète alors ses larmes comme une volonté de se surpasser, avec le peu d'énergie qu'il lui reste elle me demande d'arrêter mais, j'entends dans l'intonation de sa voix une chose qui n'est pas dite et qui me supplie de continuer, de ne surtout pas laisser retomber la folle effusion qui nous rapproche l'un et l'autre dans d'assourdissantes impressions, je suis convaincu que notre étreinte est dirigée par une attirance mutuelle, je me sens positivement métamorphosé. Extirpé de ce sale rôle de timide, je sens toute ma virilité prendre possession des moindres pores de ma peau, et cette sensation ne cesse d'enfler en travers de mon membre. Bientôt je la transperce, et me sens devenir un autre homme, le sexe baigné dans des eaux électrifiées, je vais et je viens sans gêne aucune, fier d'assurer au point de sentir parfois que je touche le fond de son vagin, je ferme les yeux et déplace toute mon attention au creux de son ventre - un univers radieux.

Longtemps, longtemps, je lui enserre la gorge d'une main, en plaquant l'autre sous ses fesses, nos poitrines s'écrasent l'une contre l'autre. Au contact de ses mamelons mon excitation se démultiplie et je n'entends plus rien. Rien d'autre

que mes râles qui grandissent à mesure que je me rapproche de l'orgasme, je le sais aujourd'hui, ce n'est pas de l'amour, dans la mesure où j'étais seul à contrôler deux corps (plutôt que de n'en contrôler qu'un seul à deux).

Puis-je revenir en arrière ? Non, je n'ai ni alibi, ni honte, ni remord aujourd'hui. Longtemps interdit, je me suis libéré. C'est tout naturel. J'avais enfin eu le courage de mes envies et je ne me suis pas arrêté avant la fin, je voulais vivre cet instant jusqu'au bout, vous comprenez ? Non, moi non plus même si j'aimerais m'en donner l'air. Je sais seulement qu'il a fallu que je m'écroule sur elle pour réaliser que je n'étais pas seul dans la pièce.

Sa respiration éteinte, saccadée et agonisante me parvint aux oreilles, elle aussi reprenait ses esprits. Y-avait-elle pris un certain plaisir finalement ?

Apparemment non, sinon pourquoi aurait-elle porté plainte ?

En tout cas, me voilà soulagé d'avoir franchi ce putain de cap !

Tout mon passé n'est que chimères. Ma liberté, la vraie, a commencé là où elle aurait dû s'arrêter : dans mon avenir de pénitent.

Arnaud PAPIN a 25 ans et vit à Montpellier. Il a été lauréat de notre concours de nouvelles en 98-99. C'est sa troisième collaboration à SALMIGONDIS. Pantouflard, il délaisse difficilement son hamac et rechigne à l'idée de se mettre à l'ouvrage. Il aime les beignets de crevette, l'alcool de lychee et les subventions : toutes sortes de subventions. Envoyez vos dons au siège de la revue, elle transmettra.

La publication de mes trois premières nouvelles dans Salmigondis eut une conséquence inattendue. Invité par ses rédacteurs en chef, Roland Fuentes et Gilles Bailly, à participer à un salon parisien de la revue, j'y rencontrai Éric Tessier, rédacteur en chef de La Nef des Fous. À la suite de cette rencontre, il me commanda deux nouvelles pour sa revue. Trous bleus parut ainsi dans le numéro 7, au cours du premier semestre 2001, avant d'être suivie quelques mois plus tard par Ras-le-Cul ! dans le numéro suivant. Cette première commande représentait pour moi une étape nouvelle : pour la première fois, un rédacteur en chef me sollicitait directement pour écrire en vue d'une publication.

TROUS BLEUS

Août 1999,

Non, ça ne me réjouissait pas trop ce qu'il m'avait trouvé comme boulot, Frédo, c'est juste qu'il avait du piston, et qu'il était temps que je m'y remette, que mes dix doigts ramènent un peu d'oseille. Un peu.

Passer la serpillière, ça me connaît, mais qui pourrait en faire une passion ? Non, moi ce qui me passionne, c'est d'observer les gens, vous, eux, ma famille, les amis, et lui. Lui qui ne me sortira plus jamais de la tête. C'est pour ça qu'il faut écrire, pour l'enterrer définitivement, et une fois de plus, faire quelque chose de mes dix doigts. Autre chose cette fois-ci, quelque chose de plus psychologique...

Je l'ai rencontré par hasard, je n'avais jamais vu sa tête, ils nous font toujours passer dans les cellules quand elles sont vides, à l'heure très matinale où on les parque dans la cour comme des hamsters. Moi, j'avais toujours pensé qu'on leur faisait faire le ménage eux-mêmes. Tiens ! Allez hop ! Un balai espagnol, un seau, et démerde-toi ! Leur inculquer l'autonomie, quoi, c'était comme ça avant, le directeur me l'a dit, maintenant, avec leur nouvelle politique d'insertion, les emplois roses pour une France sans chômage, ils nous ont recrutés. C'est une question d'hygiène, pas pour les cellules, mais pour que les statistiques restent clean, à l'avenir. Pour 337 francs de plus que le R.M.I, je leur donne vingt heures de ma vie. Ce n'est pas tant pour l'argent que j'ai accepté ce boulot, c'est que je commençais à tourner en rond à la maison. Que

ça bouge, se sentir un peu plus utile, faire des rencontres, c'est ce que je voulais.

J'ai été servie. On nous avait pourtant bien précisé de signaler toute anomalie, ça fait partie du contrat. Je n'aurais jamais mis le nez dessus volontairement, mais, lui, il avait laissé ça ouvert sur l'oreiller, et vous savez ce que c'est, un moment de distraction au bon milieu d'une tâche éprouvante. La possibilité de s'enfuir, quand elle est précieuse et rare, on ne la loupe pas. Non.

Ça n'a pas loupé, il a fallu que j'y fourre mon nez, dans son cahier d'écolier. J'avais envie de savoir ce qu'un homme ressent, ce qui sort de sa tête quand il passe sa vie entre quatre murs. Comment qu'il fait, lui, pour s'enfuir !

« Des fois, la nuit, je reste des heures assis, l'échine contre un mur. Et je me demande si je n'aurais pas mieux fait de rester sur ma première idée, plutôt que de provoquer quelque chose qui m'échappe et me fait perdre le fil de mes pensées. Je me saisis à bout de force et de nerfs, démaquillé, démasqué, et plus que jamais face avec moi-même.

Il y a des défauts sur les murs, ils ne sont pas complètement lisses, surtout dans le coin gauche du mur qui supporte la fenêtre (si on peut appeler ça une fenêtre, un trou qui se résume à un vis-à-vis sur le mur d'en face et qui n'offre qu'un mince bout de ciel quadrillé, moi qui avais toujours refusé de louer un appartement au rez-de-chaussée, à cause des barreaux), eh bien, dans cette encoignure, la peinture est friable, travaillée par l'humidité, certainement celle d'une canalisation, et les yeux fixés sur ce coin d'imperfection, je m'en rapproche à quatre pattes, ça me rappelle des bons moments, quand, j'étais pas encore très intégré parmi la race des bipèdes à station verticale, c'était le bon temps, je reste des heures à jouer avec mes doigts curieux à décoller par fragments les trois couches successives de peinture blanc-cassé.

Bientôt, ce sont des pans entiers de peinture qui se décrochent sans difficulté, entraînant des parties du mur dans leurs chutes, ma nervosité s'aiguise, et mes ongles concentrés sur chaque minuscule encoche, comme sur un ruban de scotch transparent, dégrafent les particules de béton. Bientôt la pièce est encombrée de gravats, et pliant ma main en bec d'oiseau, je peux faire passer mon avant-bras de l'autre côté, lui faire prendre l'air, que j'attrape à grande poignée et ramène dans la cellule, mais ça ne change pas grand-chose. Simplement, je sens la fraîcheur de la nuit sur mes poils, j'en ai la chair de poule. Mais ça ne dure pas longtemps, ma vision se trouble quand le matin

approche, et il ne reste qu'un petit trou de lumière, bleue, je suis de nouveau là, dans cette cage, et le côté réel et continu de mon histoire reprend le dessus. Les murs ne sont pas faits d'écorce, et je m'en aperçois bien, je n'ai rien touché, tout est à sa place, ici même, là, moi, et la fenêtre qui donne sur Rien.»

Bouleversée par ce bout d'intimité. Le jour suivant, je me suis renseignée sur ce type. Matricule H.N.10.9.9.9, ça n'a pas été facile. Les dossiers sont assez inaccessibles, mais j'y suis arrivée. Un simple échange de service, du troc, c'est comme ça l'univers de la prison. Un vrai marché noir, si t'es prêt à payer, à fournir aux matons ce qu'ils réclament, tu obtiens ce que tu veux. J'ai payé. Ce n'était pas grand-chose qu'il voulait l'archiviste, en plus, il n'était pas laid, et son sperme n'était pas trop acide. J'espérais simplement qu'il n'allait pas me courir après maintenant et qu'il n'y aurait pas de fuite, qu'on n'allait pas me trouver pour un procès à l'américaine !

J'avais bien fait attention à ne laisser aucune tache sur son pantalon. Vous pouvez me traiter de salope, et alors, ça en valait la peine. C'est comme ça que j'ai pu connaître un peu plus mon taulard d'écrivillon, savoir ce qu'il avait bien pu faire pour en arriver là. J'ai su. C'est dur à avaler, mais qu'est-ce qu'on peut y faire, nous autre, sinon savoir sans comprendre que ça puisse exister ?

Huit ans la gamine : la fille de sa concubine, dix-sept ans d'écart avec lui. Il ne l'aurait pas violée, juste séquestrée quelques semaines dans un pavillon de banlieue, pendant que la mère était en déplacement. Il lui aurait fait croire qu'il n'était plus possible pour eux de mettre les pieds dehors, à cause de la guerre, comme à la télé. En ombres chinoises derrière le rideau de la fenêtre, elle aurait vu des gens s'enfuir et perçu des bruits de bombes. La nuit, il n'avait aucun mal à la faire venir dans son lit, tant elle était apeurée, et il la poussait aussi facilement à se blottir contre lui. Mais elle n'a parlé à aucun moment de quelque chose d'ordre sexuel, pas le moins du monde, juste de la tendresse de celui qu'elle appelait son beau-père, de sa chaleur et du sentiment de sécurité qu'elle éprouvait dans ses bras, en attendant la venue des casques bleus.

Drôle de gars, juste un peu fêlé.

Il a reconnu les faits, il s'est même justifié : par la phobie de s'endormir tout seul, phobie qui le rendait insomniaque depuis tout petit, c'est là, la seule circonstance atténuante que j'ai trouvée dans son dossier.

Je n'en attendais pas tant, d'originalité. C'est dingue ce qu'on peut trouver comme détail si on regarde derrière un inculpé, ses antécédents familiaux, son

parcours sentimental, ses échecs professionnels. La misère humaine, ce n'est pas simplement la famine, le climat, la vieillesse, c'est bien plus compliqué, quand viennent s'y mêler les troubles affectifs. Ce gars-là, il est fils unique, mais il n'a pas connu sa mère, il a été élevé par son père, un prof de philosophie d'origine russe. Il a dormi avec lui jusqu'à quatorze ans, puis après avoir été placé dans un pensionnat, il a tenté médecine pendant trois ans, il avait repris des études pour passer le concours de professeur des écoles avant cette sombre affaire. En tout cas, la mère a porté plainte dès son retour quand l'enfant a raconté ce qu'elle avait fabriqué pendant les vacances scolaires avec beau-papa.

Chef d'accusation : acte de pédophilie. Sept ans ferme.

Autant vous dire qu'à côté de ses voisins de cellules, mon Raskolnikov, c'est de la crème. Voilà le deuxième point qui m'a rapproché de lui. Ce mec était innocent.

Le premier point. C'était son cahier, j'avais accroché à ses mots. Chaque matin, je m'en nourrissais. Je n'étais jamais déçue, j'admirais de plus en plus son travail au fil des jours. Il bâtissait des notes, des poèmes, des nouvelles et projetait d'écrire un roman. À croire qu'il s'était découvert une vocation entre quatre murs.

Moi, mon truc c'était le ménage. Fallait nettoyer. Mais lui, il les salissait les pages de ses cahiers, elles étaient pleines de ratures et de taches d'encre. Je me suis amusée à recopier mes passages préférés, aujourd'hui, ils sont la base de mes travaux... Mais ça n'a aucun sens de vous les livrer...

Dans son journal, à côté de ses textes, il dessinait, traçait des courbes féminines, des silhouettes, comme des corps en perdition sous des flammes incolores, ça lui manquait le feu, et le rapport avec les éléments, les rivières, le vent dans les feuillages, la mer qui s'écrase sur le sable, les mouettes, l'autoroute, la musique en live, les montagnes, les fleurs, les parfums des dames, les bruits de l'homme civilisé.

On dit que le silence n'existe pas, et on doute de l'existence du vide.

C'est ça...

Alors, je n'ai pas résisté, j'ai pris quelques initiatives. Une goutte de parfum sur les draps, un brin d'herbe, une plume de canard, une éponge imbibée de

sang, un cil, un morceau d'ongle, un lacet, la bible, une Gameboy, un carré de chocolat, une cigarette menthol, et du gel w.-c aux senteurs océanes.

Il ne me connaissait pas. Mais il s'est mis à s'adresser à moi dans la plupart de ses cahiers, il n'y en avait plus que pour elle, cette forme absente, ce regard inconnu, cette soudaine et illustre passante fantomatique qui ne prenait même plus la peine de frotter le sol ni de changer les draps, et qui se mettait maintenant à correspondre avec un stylo bic et une écriture bien trop large et arrondie pour être adulte. Une fois, j'ai même déféqué dans ses toilettes sans tirer la chasse, j'ai fait exprès. Même ça, ça l'inspirait.

« C'est trouble dans la cuvette, comme sur le miroir bleu d'un lac automnal, des signes se sont clandestinement glissés. Troublant l'onde d'une vibration désordonnée...

Sans bruit, du jour au lendemain, les longs silences se sont amplifiés d'une insolente présence. D'où vient-elle ? Cette violente intrusion !

Comme un avion macule le ciel ? Ce son ! Les fragments sourds d'un amour effacé, d'une silhouette floue qui laisse derrière son passage, une odeur étrange.

Le bleu, le blanc, et plus rien qui nous dérange, enfin ! Une merde qui n'est pas mienne ! Une fange de l'au-delà !...

L'ennui stérile avait creusé son trou dans chaque seconde de la vie, et comme retentit parfois l'interphone, les cloches de l'église, un coup de caisse claire, la claque d'un courant d'air, le bip du téléphone, l'air s'est chargé d'une électricité nouvelle...

Rien ne sera jamais plus comme avant. On avance, poussés par les répercussions de nos gestes passés, l'âme tachée, et souillée de nouvelles espérances, toujours inassouvies, alimentées en permanence par cette soif de connaissances. On brûle d'impatience, d'encore (encore) s'avancer, se rapprocher, se débarrasser de nos troubles. Qui es-tu, toi, montre-toi ! Viens à moi, je veux entendre ta voix, t'entendre murmurer sur le même oreiller. »

Je n'osais pas trop correspondre avec lui, mais il m'incitait, me suppliait et m'encourageait à répondre à ses interrogations. Je me suis laissée persuader. Nous avions quelque chose à nous offrir, l'un l'autre, je ne pouvais plus continuer de prendre sans donner. Alors je me suis mise à glisser quelques

mots, quelques images, des songes, et d'écho en écho, j'ai arrêté de compter le nombre de pages qu'on avait noircies tous les deux. Merci Jimmy. C'est bien toi qui m'a fait découvrir cette brèche de l'existence, l'imaginaire, l'exutoire, la verve de l'encrier, le parachutage des mots, et le silence sensé des virgules. C'est bien toi qui m'a fait découvrir les flexions du système nerveux, les tensions et les souffles fluctuants de la pensée, les reculs et les plongeurs qu'on peut vivre sur nos propres émotions, devant la froideur cruelle et rêche, d'une page blanche.

La détente, l'envol, le poison épistolaire, l'amour par correspondance, le lien platonique. La curiosité, l'imprécision. Le manque. Le réciproque. L'alliance. L'accroche.

À la maison, Frédo ne comprenait pas vraiment pourquoi j'avais cessé de m'intéresser à lui, question sexe. Il prenait sur lui, persuadé qu'il ne s'agissait que d'une mauvaise période à traverser, un blocage passager, ou d'un refoulement dû aux affres de la ménopause, il se montrait patient. Il ne se doutait pas de mon aventure fictive, ni de mon infidélité. D'ailleurs, il continuait d'être mon mari, il ne fallait pas qu'il en soit autrement aux yeux de Cynthia, qui elle, par contre, commençait à se poser de sérieuses questions au sujet de sa maman. Pourquoi je ne regardais plus la télé ? Pourquoi je préférais lire des livres dont elle ne comprenait même pas le titre ? Et pourquoi je m'intéressais désormais de si près à ses devoirs et ses résultats scolaires ?

Rien de grave. Elle ne pouvait pas se douter. Frédo, non plus, pas le temps, et tellement l'habitude de communiquer sans ambiguïté, ni aucun risque de remise en cause avec des « passe-moi le sel » ou « t'as pensé à appeler mémé pour dimanche midi ». Remarque, c'est normal, ce défaut professionnel, de ne parler que de bouffe. Lui, son métier, c'est cuistot à la cantine du palais de justice. Rien de très passionnant non plus. Il tentait quand même, de temps à autre, de faire mine de s'intéresser à sa femme pour autre chose que ses fesses, de m'interroger sur la vie des pensionnaires. Mais qu'est-ce que je pouvais bien lui raconter, vu que je n'avais, en théorie, ni le droit ni l'occasion de rentrer en contact réel avec un seul d'entre eux ? Juste leurs draps, mon chéri, leurs petites cases de douze mètres carrés à assainir, et puis leurs cabinets, c'est tout ce que je peux te raconter.

Il me disait qu'il allait essayer de voir s'il ne pouvait pas se dépatouiller pour me trouver autre chose. Je ne le désapprouvais pas. Et pourtant, ça aurait été

la fin du monde qu'une seule fois dans sa vie, une de ses promesses devienne réalité.

Tout à zéro, refaire ma vie, quitter ce mec. Et pour faire quoi ? Attendre à la sortie de prison, un mec qui risque de s'en prendre à ma fille dès que j'ai le dos tourné. Je me suis épargnée cette peur paranoïaque, à quoi bon infecter son quotidien quand il roule, paisiblement... Voilà que je ne regrette rien.

Jimmy. Tu m'as suppliée, sinon je ne l'aurais jamais fait. Mais c'est ma faute, je n'aurais pas dû accepter ton invitation, non, je n'aurais jamais dû me lancer dans ces séances de parler. De toute façon, comme le reste, ce n'était qu'un acte théâtral, une relation erronée, du travestissement. Afin que les matons n'y voient que du feu, j'étais bien obligée de m'y rendre déguisée, maquillée derrière du Rimmel, sous une perruque et un accoutrement de pimbêche.

De me voir, briser le rêve, n'a fait qu'empirer les choses pour toi.

On s'est vu plusieurs fois, comme ça, dans ces mêmes conditions, je sentais monter en moi le moment d'une promesse, pour l'aider à tenir. Mais ça montait doucement, pas assez vite. Fallait que je réfléchisse encore, encore un peu, Frédo, Cynthia, la vie de famille, est-ce que c'était vraiment raisonnable de tomber amoureuse d'un taulard ? Et d'attendre des années avant qu'il sorte et qu'on puisse faire l'amour. J'aurais tellement voulu partager sa cellule, certaines nuits. Si j'en avais fait la demande, on m'aurait tout simplement pris pour une folle. Voilà les circonstances du moment, en résumé, qui m'ont empêchée de le retenir.

Bien sûr, ce n'est qu'un alibi ! C'est là l'objectif de tous les écrivains, et de tout ceux qui s'imaginent que les choses ne sont pas comme elles sont, ceux qui jouent avec les ombres, derrière des masques. Quand on invente des personnages, qu'on incarne un narrateur qui n'est pas nous, pas vraiment, pas entièrement, juste une part, il faut le rendre plausible, se cacher derrière un autre, derrière les mots, avec des intentions secrètes, on doit rentrer dans le texte sans y être. C'est ce que j'essayais de faire en écrivant sur les cahiers de Jimmy. Quand il rentrait de sa petite récréation, il savait que j'étais passée par là, et il restait des traces de moi, lisibles, et uniquement lisibles. En somme, Jimmy aura été mon premier lecteur, et le seul que j'ai vraiment aimé. Quand j'écris encore, maintenant, en ce moment même, je crois que même si mon lectorat s'est élargi avec le temps et un certain succès inattendu au sein du monde dans lequel je vis aujourd'hui, je sais que je m'adresse d'abord à lui. De

la même manière qu'un lecteur peut s'offrir différents degrés de lecture, je ne me contente jamais d'un seul degré d'écriture, d'une seule particule du soleil, j'essaye de comprendre, de toucher le mille, de voir les véritables raisons qui me poussent à pianoter, mais c'est insoutenable, une chaleur insoutenable, on se sent forcé de garder les yeux fermés, sous l'éclat et l'éblouissement des rayons, on court se mettre à l'ombre, on rentre de nouveau dans l'angle de vue de celui qui raconte, on veut bien le croire, on focalise, on ne veut plus que la mélodie s'arrête, on se cache la vérité. Trop de lumière, trop de silence, il n'y a pas de plaisir et c'est souvent indigeste. Je ferme les volets, je mets de la musique, et je rentre dans mes histoires comme si elles étaient vraies. L'écriture est cette sorte de prison dans laquelle je trouve ma liberté.

Une nuit, Jimmy, lui, a choisi de se donner la mort, et il a fallu qu'il réussisse à le faire comme aucun prisonnier n'avait jamais osé.

Je n'en finirais pas de ce souvenir. Contre la vitre, on s'amusait à plaquer nos regards. Dans un effet d'optique, il m'a dit ne voir qu'un œil, et j'ai de suite vu ses yeux converger et se joindre pour n'en former plus qu'un, au milieu de son front, juste au-dessus du nez. Les siens étaient bleus, bleus comme l'eau d'une carte postale des Canaries, et leur convergence ne formait plus qu'un œil de cyclope...

Le soir de sa mort, j'ai recommencé à parler à Frédo.

Il m'a demandé pourquoi je pleurais, j'ai dit « pour rien », il m'a fâcheusement rétorqué « et mon œil, tu le vois mon œil ! »

Non, je ne voyais plus son œil. Son existence me mettait en rogne, c'est tout. Je n'avais plus envie de voir sa tronche. Celle de Jimmy me hantait, et je savais que je n'aurais jamais plus envie de chevaucher Frédo comme avant. C'était terminé, cette histoire. La tornade était passée, il en restait un enfant. Oui. Il y a des traces plus ou moins conséquentes de nos histoires de jeunesse qui sont inéluctables, mais l'histoire elle-même, cette romance, quand elle s'efface, ce n'est pas la peine de courir après... C'est mort.

Le lendemain, j'ai dû nettoyer sa cellule. Quelqu'un d'autre allait y séjourner. J'ai donc emballé soigneusement le peu d'affaire qu'il possédait. Aujourd'hui, il me reste ses cahiers, au passage, je les avais planqués dans mon seau. C'est eux qui m'ont lancée dans le métier, celui de la maçonnerie des mots, et pour en arriver là, il a fallu que je ne m'éloigne pas trop des murs où ils avaient été

conçus. Oui, je n'ai pas pu me passer d'édifier des murs pour me protéger, trouver la tranquillité nécessaire à cette activité, et pour le retrouver...

Cynthia a eu du mal à digérer la mort de son père, je sais, ça et notre séparation l'ont rendue très malheureuse, mais j'espère qu'elle comprendra plus tard comment j'ai osé faire une chose pareille, et que je n'étais pas si folle que ça, que tout s'explique, peut-être qu'elle comprendra le jour où elle lira ces mots. Je l'espère...

Jimmy est mort dans une piscine étroite, où l'eau bleu turquoise avait le parfum chimique d'un océan contenu dans une bouteille de plastique à tête de canard. Ouais, ce con-là a réussi à se noyer dans la cuvette des chiottes.

Et plus je regarde celle qui est dans ma cellule et qui est la copie conforme de la sienne, et plus je me demande comment il a pu oser faire une chose pareille. Il faut être un peu troublé.

Épilogue de l'éditeur

Anne-Sophie De Trompleuille n'a jamais travaillé dans une prison avant d'être incarcérée, elle n'a jamais eu d'enfants et n'a jamais été mariée non plus. Elle devait purger une peine de sept ans pour braquage à main armée dans une pharmacie. Mais elle s'est donnée la mort le 31 décembre 1999 à l'âge de quarante-sept ans, durant sa troisième année d'emprisonnement, en mettant le feu à sa cellule, après avoir écrit une soixantaine de nouvelles et une ébauche de roman, qu'elle faisait lire non sans succès aux autres prisonnières.

RAS-LE-CUL !

« Malaxez votre mal en mieux », qu'ils disaient. Ni trop long, ni trop bas, ni trop large, ni trop haut. « Fixez votre énergie dans l'axe situé au centre de votre système vital, à mi-chemin du nombril et du sexe ».

Ils n'étaient pas les premiers à nous parler de la voie du milieu et du tchi, mais il faut dire que chez eux, c'était dit avec un certain style. Ils avaient collé des affiches comme d'immenses parchemins au fond de la scène, elles énonçaient en caractères dessinés à l'encre de chine les principes fondamentaux de la Maison. Au centre de la scène, une statue, de couleur ocre et verrine et d'une taille impressionnante, représentait un homme-éléphant avec de nombreux tentacules entortillés et des gueules de serpents en guise de bras et de mains. Sa posture évoquait la sérénité, et son regard, des pupilles en formes de spirales, la sagesse hypnotique d'un mandala. Un cercle de bronze était suspendu par un système mystérieux au niveau de son centre vital.

Un fameux tableau.

Nous, et tous ces gens-là réunis, dans un temple multicolore, pour une relation collective platonique, autant dire une partouze spirituelle... On nous avait demandé de nous agenouiller devant l'autel et de nous relier les uns aux autres avec nos auriculaires, une immense chaîne...

Alors que Marion et moi-même nous étions contentés de nous débrailler, certains participants avaient ôté leurs vêtements, les plus anciens certainement, d'autres s'étaient mis torsés-nus, même des femmes, il y avait de quoi se rincer l'œil, mais je n'avais pas trop la tête à ça. Je me suis simplement autorisé à constater que la majorité des poitrines ici présentes se tenaient drôlement bien, toutes seules, indépendamment d'un soutien-gorge, c'était la preuve que la plupart des femmes venues là attachaient beaucoup d'importance à leurs silhouettes, car à voir leurs visages, elles n'étaient pas toutes à la fleur de l'âge, pas vraiment des midinettes... Marion n'était pas venue spécifiquement pour l'entretien de son corps, mais au cours du trajet, elle m'avait tout de même confié qu'elle espérait rencontrer là-bas des femmes qui pourraient la conseiller en matière d'esthétique naturelle...

La veille, nous avions débarqué trop tard dans la soirée pour faire des rencontres, tout le monde était déjà couché. C'est Fab qui nous a accueillis, il

nous a offert une tisane dans le réfectoire, puis sans s'attarder dans la discussion, il nous a montré notre chambre. Pour un premier contact avec quelqu'un de l'organisation, Fab nous a fait très bonne impression, j'avais trouvé sa présence et son accueil plutôt réconfortants après cette longue journée d'autoroute. Celle-ci avait été si épuisante que nous nous sommes endormis, abasourdis, sans même faire l'amour, simplement accolés comme des jumeaux siamois... Je me souviens d'avoir entendu quelques gémissements avant d'être littéralement tombé dans les bras de Morphée ; les bruits venaient des chambres d'à côté...

Le matin, on nous a réveillés en cognant doucement à la porte.

— Debout, c'est l'heure, les enfants ! avait glissé une voix féminine.

Puis au sortir de la chambre, avant même le petit-déjeuner, on nous a guidés directement jusqu'à la salle du temple. Nous y voilà, dans cette immense salle sans fenêtre, aux murs mauves, éclairée par des torches plantées dans des jarres de style oriental. C'est Fab qui faisait le guide, il nous a proposé sur un ton affable de s'aligner avec tout le monde et de suivre le mouvement, en précisant qu'on n'était pas obligé de se déshabiller, que ce choix dépendait de nous, uniquement de nous...

Maintenant, Henry et Vadola viennent de monter sur la scène et de souhaiter en chœur la bienvenue aux nouveaux, un silence total plane dans la salle, puis Fab envahit délicatement ce silence avec les résonances de ses doigts sur des tablas. C'est sous ce fond musical qu'ils ont entamé leur discours.

« ... Une conscience commune à tous les êtres animés qui peuplent l'univers. Il faut se figurer la planète Terre comme une parcelle de nature sur laquelle nous ne sommes que de minuscules insectes, au même titre que les fourmis et que toute autre forme d'espèces vivantes, il faut se figurer que cette parcelle de l'univers est notre matrice, que c'est elle qui nous donne le souffle de vie, sans elle, aucune forme d'énergie ne pourrait s'échapper de nos poumons mais comme vous le savez si bien, vous qui vivez pour la plupart au cœur du noyau de l'infection, la terre est aujourd'hui contaminée par le comportement de certains de ses habitants, qui agissent à contre-courant du cycle naturel... Nous sommes ici pour lutter ensemble à notre manière contre ce terrible fléau, nous allons donc durant ces dix jours, de partage en tolérance, apprendre à nous connaître bien sûr, mais aussi, puisque vous vous êtes tous inscrits dans cet objectif, nous associer pour permettre à chacun d'entre vous de trouver

l'énergie nécessaire à un retour dans vos chaumières respectives, plus disposés, plus calmes, plus sereins qu'auparavant... »

Je ne peux vous livrer ici qu'une partie de leur discours, je n'en ai retenu que des bribes, je dois vous avouer qu'il m'exaspérait un peu. Et que c'est précisément là que s'est annoncé le premier signe de la sensation d'isolement qui n'allait pas cesser de croître en mon esprit. Alors que j'avais lâché le fil de leurs paroles, qu'ils prononçaient tour à tour sur un ton monocorde, je me laissai le loisir d'observer les personnes des rangs devant moi. La plupart avaient les yeux écarquillés, et la partie inférieure de leurs visages laissait voir une bouche à demi-ouverte et un menton relâché, complètement relâché dans une expression qui les rendait étrangement comparables à une armée de camemberts moelleux...

Henry était un homme d'un certain âge, je ne saurais dire, rien chez lui ne rendait l'évaluation évidente, peut-être avait-il quinze ans de plus que moi... Je ne saurais dire...

D'un côté, parce qu'il portait des dreads blanches jaunies par endroits et un petit bouc gris taillé en pointe comme celle d'un maître Shaolin, il incarnait une certaine maturité, qu'on retrouvait également dans sa façon de parler avec une assurance sans conteste. Mais d'autre part, j'eus largement le temps de noter qu'il n'avait aucune ride, ni de poches sous les yeux, et l'étincelance de son regard me rappelait la malignité de certains de mes élèves, cette malignité qu'on possède quand on est un beau jeune homme de dix-sept ans et qu'on ne réalise pas encore très bien qu'on s'en va vieillir, ternir et perdre la majeure partie de ses illusions, à cet âge où l'esprit se nourrit encore de l'espoir d'être en mesure de révolutionner le monde, de contrer le prof de philo à tout bout de champ...

Vadola, elle aussi, correspondait à un cliché baba-cool du même ressort. À ce niveau-là, ils formaient tous les deux un couple homogène. Émanait d'eux comme une aura qui ne laisse pas de place aux doutes et à la faiblesse. Elle avait une voix beaucoup moins charismatique, colorée d'un léger accent anglo-saxon, mais sa posture svelte et solide, donnait l'image d'une femme confiante. Elle prenait la parole sans la couper à son partenaire mais en laissant toujours un micro-silence entre ses phrases et les siennes, sans jamais cligner des yeux ni baisser le menton. Ce qui me laissa penser qu'il n'y avait là aucune place à l'improvisation, mais qu'ils se contentaient tous deux, non sans talent,

de nous servir un texte construit de toutes pièces comme un gosse de huit ans récite une fable de La Fontaine.

Un druide celte et une jeune nymphe sortie d'une forêt d'Elfes...

Ils avaient tous les deux entouré leurs crânes d'un bandeau de tissu indien. Par-dessus celui de Vadola, jaillissait une jungle de tresses multicolores (bleu nuit, rose bonbon, et jaune d'œuf) qui descendait plus bas encore que ses fesses. Elles-mêmes recouvertes d'une jupe ras la moule qui lui convenait à ravir ; je ne pouvais m'empêcher d'admirer ses jambes qui je le devinais de suite n'avaient nécessairement pas besoin d'être épilées pour être lisses. Avec ça, comme elle portait un caraco de cuir, on pouvait distinguer son nombril et le diamant qu'elle y avait scellé, une pierre octogonale aussi calibrée qu'un Kiss-Cool... Autour de sa nuque aussi pendaient plusieurs colliers de coquillages, comme ceux que portaient la plupart des femmes de l'assistance, essentiellement celles du premier rang, et sur son front, en plein milieu, on pouvait voir rayonner une pastille de couleur rouge en forme de lune...

En ce qui concerne son âge, il ne m'était pas plus facile de l'évaluer. Ce qui était frappant, sans parler de la somptuosité de ses jambes, c'est qu'au regard de la finesse de ses hanches, de la candeur de ses traits et l'innocence apparemment naïve de son sourire, cette d'autres similitudes encore avec les filles de mes classes de Terminale, ça me paraissait inconcevable qu'elle ne soit plus mineure, elle devait avoir seize, pas plus, allez, dix-sept ans, disons, à tout casser...

Mais pourquoi donc ? Pourquoi donc avais-je accepté de participer à ce séjour d'une débilité si suprême !?

Marion m'avait convaincu de participer à quelque chose de ce genre, elle était persuadée qu'on avait tous les deux besoin de déstresser une bonne fois pour toutes, de prendre du recul, de changer nos habitudes alimentaires et notre mode de vie par la même occasion...

Je lui donnais sincèrement raison sur les mauvaises habitudes qu'on avait prises au fil du temps, et je reconnaissais pleinement que la vie que nous menions nous conduisait à accumuler chaque jour un peu plus de stress... Il était bien certain qu'un jour il nous faudrait prendre un autre virage, avant d'en arriver à des conneries du style dépression nerveuse, maladie cardio-vasculaire, cancer à caractère psychosomatique et vache folle...

Cependant, malgré cette prise de conscience, je n'étais pas très partant pour m'inscrire à ce genre de séminaire, je ne sais toujours pas comment elle s'y est prise pour réussir à me convaincre, mais elle y est parvenue... L'amour nous fait perdre la raison et nous rend aveugles, c'est bien connu...

À mes yeux, il s'agissait de partir dix jours à la campagne dans une sorte de Club Med pour quinquagénaires lassés du réseau urbain, où l'on nous servirait de la bouffe équilibrée et des méthodes de méditation et d'assouplissement... Une sorte de stage pour souffler un bon coup... Mais voilà qu'on s'était laissé berné par un prospectus bidon et qu'on se retrouvait maintenant tous les deux plongés au cœur d'une saloperie de secte !

Ouais, c'était sans conteste ! Toute cette mise en scène et cette ambiance superflue n'avaient d'autre qualificatif. Faut pas déconner dans ces cas-là, l'hésitation et la peur des mots peuvent noyer le poisson, il faut savoir trancher...

Quand leur discours fut terminé, on nous ordonna de façon détournée de fermer les yeux, mais j'avais eu le temps d'apercevoir le profil de Marion avant de fermer les miens, histoire de ne pas me faire remarquer d'emblée, elle n'avait pas l'air d'être vraiment fière non plus de faire partie de cette arche de cinglés, on ne tiendrait jamais dix jours parmi ces gens-là, c'était clair, absolument plus aucun doute pas la peine de chercher midi à quatorze heures, dès que possible, je proposerai à Marion de nous tirer d'ici, au plus vite, fissa.

Ils nous autorisèrent à rouvrir les yeux seulement après une période qui me parut si longue, bien trop longue... Si longue que je me suis autorisé à tricher entre-temps, et c'est là, qu'en soulevant discrètement une paupière, j'ai pu observer le grand schtroumpf et son acolyte, la Schtroumpfette au look destroy, agenouillés face à nous sur la scène, de chaque côté de la statue, les paumes des mains retournées et levées en direction du plafond, vers le ciel... en méditation intense...

Fab avait cessé de faire résonner son tabla, il s'était maintenant attelé à la cithare, et je dus reconnaître qu'il n'était pas dépourvu de talent. Il était de surcroît celui des trois qui me paraissait le moins surfait. Vêtu d'une djellaba blanche sans fioritures et le crâne rasé au millimètre près, il portait sur son nez crochu une paire de lunettes indiscretes (d'épais verres soutenus par une monture disgracieuse aux couleurs démodées) similaires à celle des pitoyables garçons catalogués comme intellos par les autres, et que je retrouve chaque

année assis au premier rang des filières scientifiques, avec toujours les mêmes mimiques, les mêmes complexes, le même balai dans le cul, et la même graphie à peu de choses près sur les copies ; voilà bien une preuve de plus qu'il n'est absolument pas nécessaire de cloner qui que ce soit, nos sociétés s'en chargent tout naturellement déjà, sans recours à de sordides manipulations biogénétiques...

Tout de même, cet intello-là, le Fab dont je vous parle, avait choisi son propre chemin après sa scolarité, il me semblait avoir choisi une autre voie que celles que prennent généralement ce genre de personnages, il avait opté, lui, pour la voie du sophisme, dans le rôle du valet de Monsieur et Madame les gourous...

Il sonna la fin de la méditation collective en tambourinant le gong suspendu au sexe en érection de la statue du dieu éléphant, qui ne m'apparaissait plus, du coup, comme un système de suspension mystérieux...

Les anciens, c'est à dire, les adeptes de longue date enchaînèrent aussitôt en lâchant un cri de libération déchirant, la tête en avant et la langue tirée à l'extrême...

Vadola prit soin d'expliquer aux novices qu'il s'agissait là d'une position inspirée du yoga traditionnel, appelée la position du lion, et qu'elle était très bénéfique, en fin de méditation, à la circulation du fluide... Sur ce, elle nous demanda de nous y essayer, sans obligation, et nous fûmes les deux seuls parmi les nouveaux à ne pas s'y risquer...

Après que les autres eurent braillé maladroitement, quelques personnes dans la salle pouffèrent de rire, mais Henry leur fit de suite une remarque, non sans prendre un ton castrateur, pour leur expliquer que cette position n'avait rien de ridicule, justement, qu'au contraire, il s'agissait là de tuer la peur du ridicule, plutôt que d'en sentir le poids, que ceux qui trouvaient ça drôle auraient énormément de difficultés à se libérer du masque qui leur permet chaque jour de ne pas se montrer aux autres tels qu'ils sont vraiment, ici je me contente de reprendre ses propres mots. Après cette remontrance, il a demandé à toute la salle de se concentrer de nouveau, afin de réaliser tous ensemble une dernière fois à son signal et synchroniquement la position dite du lion vomissant...

Cette fois-ci, je fus le seul à ne pas m'y plier, à ma grande surprise, Marion avait rugé comme tous les autres, en étirant ses mains vers l'arrière, de toutes ses forces comme si elle y prenait un réel plaisir !

Mais le plus étonnant, c'était que son braillement hystérique m'avait violemment brisé les tympans, car, excepté celui d'Henry, il avait été, de loin, le plus persistant... Revenue à elle, elle s'était tournée vers moi pour m'adresser un sourire complice. Je compris alors qu'elle avait trouvé là sa manière à elle de faire un pied de nez à tous ces gens, de s'évader un peu de cette mascarade par le propre moyen d'évasion...

Quant à moi, je dus affronter le regard d'Henry qui avait l'air de me reprocher d'avoir été le seul à n'avoir pas participé au rituel de passage, je crus un instant qu'il allait prendre la parole et m'humilier devant toute l'assistance par je ne sais quelle remarque de mauvais goût... Je le sentais comme ça ce type, sans avoir besoin d'en savoir plus sur lui, je l'avais placé direct dans la colonne "adjudant-chef", le genre je domine et sans rien ordonner à personne à haute voix, je suis le leadership, le commandant de bord du navire, et si vous voulez jouer au plus fort que moi, je vais vous montrer comment je peux vous cisailler en l'espace d'une petite phrase pleine de mots comme des couteaux, ouais, le genre Narcisse à s'en mordre ses propres couilles tellement il les juge belles... Mais contrairement à ce que j'avais prémédité, il n'a rien dit, il a détourné son regard du mien pour faire un signe de tête à son serviteur, qui consentit lui-même à prendre la parole pour inviter la foule à se rendre dans la salle à manger où nous attendait maintenant une modeste collation...

— Marion...

— hum...

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Ben, on va p'tit déjeuner, t'es sourd...

— Ouais, ok, mais après, je veux dire ?

— Après ?

— Ouais, après, qu'est-ce qu'on fait APRES ?

Nous n'eûmes pas le temps de faire aboutir cette concertation, car nous étions maintenant arrivés à hauteur de la sortie, là où Henry et Vadola, de chaque côté de la porte s'étaient plantés pour rencontrer les nouveaux de plus près. Nous dûmes leur faire la bise, comme tous les autres, et Henry retenant Marion par les épaules la félicita pour son rugissement...

— Vous avez déjà pratiqué, n'est-ce pas ?

— Non. répondit évidemment Marion, intimidée. Bien sûr que non, elle n'a jamais PRATIQUÉ..., tête de nœud !

— Vous êtes alors prédisposée à ce style d'exercice, embraya-t-il d'un ton pour le moins pédant à mes oreilles... Ne ratez pas la séance de fin d'après-midi, surtout, je crois que vous, continua-t-il en désignant Marion et seulement elle, vous pouvez vous inscrire dès aujourd'hui dans le groupe de niveau 2, ça vous fera gagner du temps...

— Si vous le dites, rétorqua Marion, c'est que ça doit être vrai...

Vadola, de son côté, elle, ne dit rien, elle se limita à un sourire approbateur, en maintenant sur son visage l'expression d'une âme en paix avec elle-même. Ce qui me permit au passage de remarquer que le contour de ses lèvres était souligné d'une fine ligne de crayon violet...

Marion sortit la première de la salle, en m'attrapant la main, à moi, derrière, qui lui collait au basque, bon train... Nous fîmes encore quelques mètres et reprîmes notre petite conversation secrète...

— Alors ! Qu'est-ce qu'on fait après, Marion ?

— Ben, après, on se tire, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse !? C'est bien ça que j'attendais qu'elle me lance, Marion, mais au lieu de ça, elle préféra dire :

— Bon sang ! Chris ! Qu'est-ce qui te peux être impatient ! C'est incroyable, je le connais pas plus que toi le programme, mon p'tit chou, on verra bien ce qu'on fait après, fais pas le gamin...

QUOI ? Je n'avais pas bien entendu là, mon p'tit quoi ?

Je n'ai pas pris la peine de l'interroger à haute voix, en fait, j'avais parfaitement entendu. C'était clair, concis. Elle venait bien de m'affubler de ce ridicule sobriquet, celui-là même qu'elle employait à chaque fois qu'elle désirait que je la boucle en société...

Alors ! Alors, alors, alors... Alors, je l'ai bouclée.

Nous nous sommes assis autour d'une grande table rectangulaire avec le reste des participants, ce n'était pas la peine de provoquer un scandale devant tout le monde, je me suis tartiné quelques tranches de confiture de châtaigne et j'ai englouti, sans mots dire, un bol de lait froid avec des céréales.

S'éclipser d'ici sans faire de cinéma n'allait pas être une mince affaire, je faisais bien d'emmagasiner quelques calories. Tout en me sustentant, je prenais des airs de celui qui s'acclimate sans problème à l'atmosphère ambiante, en glissant quelques sourires niais ici et là, d'ailleurs je n'avais rien à reprocher à personne... Je n'ai jamais prétendu détenir la vérité sur la question du bien et du mal, faut que chacun fasse sa place en société comme bon lui semble, je tolère tout à fait...

Mais moi ! Je n'avais aucune mais alors aucune envie de participer plus longtemps à ce rassemblement, même si ça me faisait drôlement chier d'avoir à reprendre l'autoroute en sens inverse, c'est pourquoi je tout réfléchir en croquant mes tartines, j'ai échafaudé un plan d'esquive...

J'allais proposer dès que possible à Marion qu'on ne rentre pas tout de suite à la maison, c'était trop con, non, on allait se faire rembourser les frais d'inscription, comme ça, on pourrait s'offrir une petite semaine tranquille dans un des gîtes de la région...

À la fin, Fab demanda à l'assemblée de s'inscrire dans les ateliers. Il venait de coller des feuilles de couleur sur les murs de la salle, chaque couleur correspondait à une activité spécifique, et il n'y avait qu'un certain nombre de places dans chaque atelier.

Aussitôt, dans un brouhaha de bruits de chaises et d'exclamations diverses et variées, les gens se levèrent pour aller s'inscrire. Je comptais précisément profiter de ce moment pour divulguer mon plan de secours à Marion, mais au lieu de ça, je suis resté cloué sur ma chaise en la voyant bondir de la sienne pour aller s'inscrire sans aucune hésitation sur la feuille jaune...

C'est à cet instant, je crois, que j'ai fini par m'avouer qu'elle ne ressentait pas forcément les mêmes réticences que moi... Je ne savais plus quoi penser, car cette prise de conscience venait de mettre tout à coup en relief toutes les autres dissonances de notre union... Je crois que c'est à cette seconde-là, même, que j'ai fini par comprendre que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre et que le début de la fin venait de s'amorcer...

— Alors, Chris, tu vas pas t'inscrire ? m'interrogea Fab en posant délicatement sa main sur mon épaule gauche.

— Si, si, je réfléchis, c'est tout...

Je n'avais pas perdu tous mes réflexes, c'est exactement comme ça que je réponds à mes élèves, par habitude, quand je ne sais plus quoi leur dire, sur quelle idée enchaîner quand les minutes m'apparaissent longues et que je n'attends plus qu'une chose, que la sonnerie retentisse...

— Tu as raison, c'est bien, la plupart des gens, renchérit-il, s'inscrivent n'importe où, tu as raison, il faut choisir un atelier qui te botte vraiment...

Ben moi, ce qui me bottait vraiment à ce moment-là, c'était de m'inscrire sur la même feuille que Marion, pour ne pas la lâcher d'une semelle et la convaincre le plus rapidement possible de se tirer d'ici, vite fait, bien fait... Je commençais à en avoir ras le cul de cette colonie de vacances pour handicapés urbains !

L'atelier pour lequel Marion avait opté était dirigé par un des habitués de la maison. C'était comme ça que les activités du matin étaient organisées, Henry et Vadola l'avaient clairement expliqué, chaque jour, des participants s'impliquent dans le séjour en proposant aux autres une activité qu'ils maîtrisent...

Cette activité-là prenait place dans le jardin, derrière la bâtisse. On avait le choix de s'asseoir ou pas, il y avait plusieurs tréteaux recouverts de nappes en plastique sur lesquelles des blocs d'argile granuleux attendaient qu'on les pétrisse. Je m'étais suffisamment débrouillé pour ne pas être trop éloigné de Marion, et ce coup-ci, je m'en foutais total qu'on nous entende...

— Marion, c'est quoi ça ? C'est quoi ce délire !?

— C'est de l'argile... me dit le type qui organisait l'activité et qui n'avait pas très bien compris ma question et ni non plus à qui elle s'adressait...

Marion ne répondit pas, elle faisait mine de n'avoir rien entendu, elle avait rapproché d'elle un des petits bols d'eau qui décoraient les tables, et elle trempait maintenant ses doigts sans m'affronter du regard, toute concentrée dans sa tâche. Elle avait posé ses fesses sur le banc et commencé à pétrir une boule d'argile qu'elle avait extraite d'un bloc.

— Marion ! Me dis pas que t'as l'intention de rester là, avec ces rigolos...

Cette fois-ci, non seulement l'organisateur mais aussi la huitaine de participants cessèrent toute activité et braquèrent leurs yeux sur nous. Tout comme moi, ils attendaient une réaction de la part de Marion qui continuait nonchalamment son ouvrage, en suivant les indications que venait de donner l'animateur deux minutes auparavant, à savoir : faire une boule bien compacte avant de s'attaquer à mettre en forme sa poterie. "Après ça, vous pourrez laisser à votre imagination le loisir de courir jusqu'à vos doigts, avait-il suggéré, et vous la sentirez alors se sublimer dans l'objet..."

— Marion, réponds-moi, s'il te plaît...

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Christophe, je ne comprends pas ce qui se passe dans ta tête, tu devrais plutôt aller faire un tour et retrouver tes esprits, je crois qu'une fois de plus, tu paranoïyes un peu trop... Détends-toi, mince, y'a une bonne ambiance, ici, pour une fois, tu ferais bien d'en profiter...

— Mais putain, Marion ! C'est une secte, ce trou à rat est le Q.G. d'une secte, tu vois pas, ils commencent par nous infantiliser, et après, ils vont nous balancer des principes bidons, nous faire payer des cotisations à n'en plus finir pour sauvegarder la fondation ou je ne sais quoi, ça se sent à plein nez !

— Tu délirés, Christophe, tu délirés complet !

Putain...

Je restai là, encore un instant, sur place, à la voir malaxer l'argile, elle avait fini de parler et repris son labeur, comptait-elle faire un cendrier pour la fête des pères ? En tout cas, je venais de comprendre une chose, je ne serais sans doute jamais celui de ses enfants, de père...

— Vous feriez bien d'aller vous détendre un moment, ou de rejoindre un autre atelier qui vous convient mieux... m'a soufflé l'animateur dans l'oreille.

— Ouais, ouais...

C'est dingue la vie ! Comme on peut être persuadé d'avoir déniché la femme de sa vie, et d'une seconde à l'autre, basculer par-delà les illusions, et se retrouver abandonné, trahi, seul à seul face à l'avenir...

Je n'allais pas m'arracher les yeux pour autant. Il fallait que je décampe d'ici, c'est tout. J'ai pris la direction de la bâtisse en n'ordonnant de ne pas me retourner, de toute façon, je sentais très bien que Marion ne m'accordait pas le moindre regard. Elle avait bien trop d'amour propre pour m'offrir ça. Elle préférait faire l'indifférente et me laisser partir comme on laisse partir dans son coin un enfant capricieux. "Ah ! Quel enfant gâté celui-là, ben, très bien, qu'il aille boudier un peu, ça ne lui fera pas de mal..." J'ai donc tracé jusqu'à notre chambre, et comme nous n'avions qu'une seule valise, commune, je me suis servi d'un dessus-de-lit pour enfourner mes affaires...

Je m'apprêtais à faire le nœud du baluchon quand Fab est apparu dans le coin de la porte.

— Y'a quelque chose qui ne va pas, Christophe ?

— Non, tout va très bien, pourquoi, j'ai l'air de... ?

— Non, t'as l'air de rien, c'est pas ce que je veux dire, mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me casse, ça se voit pas ?

— Ah ! Mais pourquoi nous quittes-tu si..., si précipitamment ?

— Parce que je n'ai rien à faire ici, absolument rien à faire par ici...

— Tu sais, ce n'est pas la peine de t'emporter, s'il y a quelque chose qui ne va pas, on peut en discuter, oui, on peut aller voir Henry dans son bureau pour en parler tranquillement, s'il y a quelque chose qui te dérange, il faut en parler... Faut pas que tu partes comme ça, sans explication, avec un nœud au ventre...

C'en était trop là, je n'avais plus rien à lui rétorquer, suffit, suite au dialogue inenvisageable, je risquai de devenir agressif. J'ai quitté la piaule sans rien ajouter, et je n'avais surtout pas envie de les entendre se préoccuper de ma santé psychique... Je les sentais trop y arriver peu à peu, c'était gros comme une maison... Marion leur avait lancé la perche en évoquant ma paranoïa chronique en présence de l'animateur, le téléphone arabe avait dû faire le reste...

Arrivé sur le parking, j'ai trouvé, à ma grande surprise, Marion, assise sur le capot de la R5, elle n'avait pas pris le temps de se laver les mains et les

maintenait en l'air pour ne pas faire de taches sur tee-shirt et son jean, ou peut-être prise de l'élan pour m'envoyer une paire de gifles ?...

Déjà, je ne la reconnaissais plus telle que je l'avais connue, c'est ça, il suffit parfois d'un événement particulier pour y voir plus clair, pour voir s'éclairer le vrai visage de quelqu'un en qui on avait misé gros, question confiance, je parle. C'est ça, on se fait une image, on déborde de générosité pour quelqu'un qui illumine le plafond de notre cerveau, puis un beau jour, vu d'un angle différent, cette personne s'enlaidit, c'est fini, son visage n'aura jamais plus la même saveur. On peut dire adieu à l'idylle et tout le tintouin qui va avec...

Elle, que je vénérerais encore au petit matin de ce jour-là, me semblait maintenant, deux heures plus tard, tout à fait moche...

— Christophe, c'est pas sérieux ! T'as trop de préjugés, mais tu sais, je te comprends, t'es fatigué, t'as trop roulé hier, mais faut pas que tu partes comme ça... D'ailleurs, je te trouve un peu gonflé, c'est ta voiture, d'accord, mais comment je vais faire moi pour rentrer ?

À l'entendre, j'ai fondu en larmes, direct, puis j'ai commencé à me demander si elle n'avait pas raison après tout, si j'étais pas un peu trop impulsif, si j'avais pas un peu trop de pression en moi qui me faisait basculer subrepticement dans la paranoïa. Le site n'était pas désagréable, puis j'avais pas vraiment pris le temps de discuter avec qui que ce soit.

J'ai relevé mes yeux, honteux, vers les siens, et elle m'est apparue de nouveau très belle, rayonnante, elle avait dans son regard quelque chose de vraiment sincère, de protecteur, de maternel... Une lumière à laquelle je pouvais m'accrocher, une force à laquelle je pouvais me fier. C'était vrai, elle n'avait pas tort, une fois de plus, j'étais allé un peu vite en besogne. Je me frottai maintenant les yeux, elle me proposa d'aller faire un tour, ensemble, pour mettre les choses au clair, une petite mise au point s'impose ! », a-t-elle dit sur un ton emphatique.

— Tu me laisses le temps d'aller me frotter les mains, et j'arrive...

Je l'ai regardée s'éloigner, en appuyant ma tête et mes coudes sur la carrosserie. Et je n'ai pas pu m'empêcher d'avoir une pensée salace en ciblant son cul balançant... Je me nourrissais de l'espoir qu'on ne ferait pas que parler lors de la mise au point, qu'on pourrait peut-être profiter des joies de la nature pour s'en offrir quelques-unes, de joies ! Ça nous était pas arrivé depuis

fort longtemps, de baiser en s'accordant avec les éléments : le ciel, les arbres, les oiseaux, les coccinelles et les araignées... Ailleurs que dans l'appartement, ce n'est pas pratique à Paris pour ça, y'a toujours du monde dans les squares, et la nuit, les parcs sont fermés au public, il faut escalader des barbelés, et quand bien même, vous y parvenez, vous risquez de vous retrouver très vite nez à nez avec un agent de sécurité et son berger allemand démuselé, prêt à vous les croquer...

Avant qu'elle ne revienne, j'ai entendu un bruit de pas de course s'approcher qui ne pouvait pas être le sien, en effet, Henry s'est pointé, le souffle haletant, il s'est arrêté à quelques mètres de moi.

— Christophe ! Je te cherchais, il paraît qu'il y a quelque chose qui ne va pas, quel est le problème ?

Franchement, ce n'est pas que je n'y mettais pas du mien, mais je ne savais absolument pas quoi lui dire à ce type, il fit même ressurgir toute mon envie de quitter ces lieux au plus vite. Il ne m'inspirait vraiment aucune confiance, sans le connaître, c'était physique, juste physique, une question de feeling, je le jugeais malsain, hypocrite, pervers et démagogique...

— Tu as l'intention de partir, il a repris, j'aimerais bien savoir quelles sont les raisons qui te motivent si ce n'est pas trop indiscret ? Je pense que tu as tort de vouloir partir si vite, comme un voleur, car je te signale que ce dessus-de-lit ne t'appartient pas, mais là n'est pas la question, sache que le temple lunaire est un endroit idéal pour régler tes conflits intérieurs...

Mes conflits intérieurs... C'est ça, c'était une question de sémantique. Ce type employait des termes qui ne correspondaient pas aux miens, nous n'avions pas les mêmes références linguistiques, et il employait un code d'origine mystérieuse, originaire d'un autre monde, d'une autre planète...

Décidément, des conflits intérieurs, s'il voulait dire par-là des contradictions, ben, il n'avait pas tort, j'en avais des myriades en tête... Et surtout une très belle en cet instant, car à le voir, j'étais prêt à décoller dans la minute alors qu'une autre pulsion me taraudait l'esprit : ne pas m'enfuir aussi vite afin de ne pas perdre celle que je croyais être l'amour de ma vie et qui contribuait largement faut le dire à mon épanouissement physique et mental depuis sept ans...

Du coup, quand Marion est revenue, je n'avais pas bougé d'un poil, Henry et moi étions restés transis, stoïques, tous deux à l'écoute du silence de glace qui nous séparait d'un univers... Il est des silences qui en disent long, c'est vrai, mais celui-là était resté mutique, totalement opaque. Je n'avais absolument pas envie de laisser de côté ce que me soufflait ce que lui aurait certainement nommé "la perception sensitive" et que moi j'appelle tout connement l'intuition. Et mon intuition me disait de ne pas entrer en dialogue avec lui, de rester ferme, que ça ne changerait rien, que l'opinion que je m'étais faite de ce type était juste, ce type était un connard, et il était inutile d'approfondir mon regard, à mes yeux, il demeurerait à tout jamais un connard profond.

— Je vous laisse ? il a demandé à Marion, comme si elle risquait gros de rester en ma seule compagnie.

— hum... a laissé entendre Marion pour mon grand plaisir.

Suite à ça, elle m'a saisi par la main et m'a entraîné en direction de la forêt. Nous avons fini par dénicher un endroit dégagé, une mini-clairière, il y avait des roches sur lesquels nous nous sommes adossés. J'ai commencé par lui dire que je n'arriverais pas à m'y faire, Vadola, Fab et les autres, peut-être, mais Henry, jamais, jamais j'arriverais à le supporter.

— C'est les ondes, c'est comme ça, Marion, toi aussi, par moments, y'a des mecs que tu ne sens pas, et tu peux rien y faire, ben lui, c'est comme ça, il me sort par les trous de nez... Il me casse les burnes, tu comprends ?

Elle ne comprenait pas. Elle, le trouvait plutôt sympathique, il avait l'air à ses yeux plutôt intelligent, serein et pédagogue... Elle n'avait pas trouvé leur discours inintéressant, ni tiré par les cheveux, ni trop extrémiste... Un peu baba cool, certes, mais sans plus... Je lui ai alors rappelé qu'ils avaient quand même condamné le Mac Donald et le Coca-Cola dans leur propos, et qu'ils avaient qualifié les consommateurs de ce genre de produits nocifs d'ignorants et de soumis au système, en affirmant que la vérité se trouve au cœur de la contemplation et j'en passe, Marion ! Souviens-toi de ce qu'ils ont dit, bon sang ! Analyse ! Y'a rien qui tenait vraiment debout dans leur discours ! Tu parles d'une révolution spirituelle, c'est de l'intolérance, pure, ni plus ni moins...

— Christophe ! Je me souviens de tout leur propos, et je ne trouve pas comme toi qu'ils sont intolérants ! Il est temps que nous luttons un peu contre la perversité qui nous entoure, ces gens-là sont lucides, ils ne se laissent pas

embourber par le système économique actuel. On ne peut pas en dire autant, nous, et je me retrouve nettement plus dans leur propos que dans tout ce qu'on nous bassine à longueur de temps à la télévision... Tu crois pas ?

Non, je n'y croyais pas... La voie du milieu, on n'y était pas sûr ce coup-là, et ce Henry, celui-là, c'était clair dans ma tête, n'était qu'un baba pas cool du tout, mais alors pas du tout cool du tout.

— C'est bientôt l'heure du repas, Christophe, a-t-elle conclu, je vois que t'as encore besoin de réfléchir, je te laisse un peu tranquille, tu nous rejoins vite, hein ?

Je l'ai regardée partir, et ses fesses ne m'inspiraient plus grand-chose...

— Marion !

— hum...

— Je vais partir. Tu restes ici, ou tu viens avec moi ?

— Je reste, elle a dit sans hésiter, et tu ferais bien de réfléchir à deux fois avant de déguerpir, tu risques de t'en sortir perdant, Christophe...

C'était dit. Après ça, j'eus énormément de mal à décoller de mon coin de forêt. Il me fallut à peu près une demi-heure pour me décider. Ce n'était pas la première fois que j'allais perdre une compagne de cette manière-là, c'est à dire bêtement. Sur un coup de tête, de tête de mule... Au travers d'une discussion symétrique, une escalade de pensées contraires que ni l'un ni l'autre des partenaires n'arrivent à rendre complémentaires, aucune indulgence possible de part et d'autre, ce genre de montée d'adrénaline ne peut que faire sauter le bouchon, au final...

J'aurais tellement voulu n'avoir jamais perdu la complicité du premier soir... la symbiose des premiers gestes, la complicité des premières errances... Tout ça n'avait plus lieu d'être. Fini, basta, ni elle ni moi n'allions céder sa part de gâteau, il n'y avait plus qu'à trancher en plein milieu, à la hache...

Ce ne serait peut-être qu'une séparation passagère, momentanée, dix jours plus tard ou même avant, avec le recul, quelque chose ferait en sorte qu'on se pardonnerait cet écart, mais pour l'heure, je n'arrivais pas à voir ce qu'il y avait de mieux à faire que de jouer le jeu jusqu'au bout...

Quand j'eus mis le moteur en route et dégagé la voiture de son emplacement, j'ai eu peur de ne jamais réussir à partir. C'est Vadola, cette fois-ci, qui s'est interposée sur mon chemin, en me suppliant de m'arrêter une seconde...

— Vous partez ?

— Oui.

— Emmenez-moi !

— Quoi ?

— Emmenez-moi avec vous, je ne peux plus le supporter, il est cinglé ! Il faut que je me casse !

— Mais vous allez où ?

— J'ai de la famille sur Paris, emmenez-moi, je me débrouillerai là-bas... Je ne veux plus voir cet enfoiré !

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Non, non, elle a dit en prenant place sur le siège du mort, en introduisant dans le véhicule un parfum d'encens qui allait couvrir celui du moteur diesel pendant tout le voyage...

À Paris, j'allais pas la laisser toute seule, la pauvre, dans la rue comme une paumée, et comme nous sommes arrivés au milieu de la nuit, je lui ai proposé de venir dormir à la maison. Dans la chambre d'ami, entendons-nous.

Elle n'a pas été très bavarde dans la voiture, elle n'a pas voulu causer de ses soucis et des raisons qui la motivaient à fuir le temple lunaire. Je n'ai pas non plus insisté pour en savoir plus, j'aurais peut-être dû. Dans la nuit, l'idée d'aller la rejoindre m'a traversé l'esprit, naturellement, mais j'étais trop crevé et je ne me sentais pas l'âme d'un pédophile. Le lendemain, elle est partie en laissant un mot de remerciement dans la cuisine, et dix-huit jours plus tard, alors que je commençais sérieusement à me demander si j'avais bien fait de me faire la malle, comme un insociable, le fait divers éclata.

La une du journal *Le Monde* avait titré : "*Suicide collectif en Ardèche !*" L'article stipulait la mort de 47 personnes, asphyxiées dans une bâtisse de la

confrérie du temple lunaire, association classée parmi les sectes les moins dangereuses sur les listes du ministère de l'intérieur. L'autopsie des corps révélait que le suicide avait eu lieu neuf jours avant la découverte des corps. On avait retrouvé les corps nus dans la salle du temple, peinturlurés de tatouages au henné, et vraisemblablement dans des positions qui laissaient entendre que tous ces gens s'étaient donné la mort volontairement.

Jamais, jamais, j'ai pu croire une chose pareille. Marion aimait trop la vie, croyez-moi, elle n'était pas tordue à ce point-là ! Jamais ! J'ai donc été faire un coup de main à la brigade criminelle. Vadola n'a jamais refait surface, pour eux, j'étais le seul témoin. On m'a évidemment demandé de reconnaître le corps de Marion, mais on m'a également permis de jeter un œil sur tous les autres, il fallait s'assurer d'une chose avant de conclure au suicide collectif comme l'avait fait si rapidement les médias, et dans ce somptueux carnaval de zombies, Henry et Fab faisaient défaut.

Alors, pour être bref et concis, je ne vous demande qu'une chose si un jour vous les croisez sur votre route, c'est de bien vouloir m'en informer...

Le fondateur et directeur de la revue que vous tenez entre vos mains est tout à fait en mesure de vous livrer mes coordonnées.

Merci d'avance...

Mémoire courte est une version entièrement remaniée d'Artificiel Cerveau, sixième nouvelle de mon premier recueil, Six Exos. À la fin de l'année 2000, à la faveur des publications de mes nouvelles dans Salmigondis et des salons littéraires parisiens qui s'ensuivent, les Éditions Raphaël de Surtis me sollicitent pour participer à L'Anthologie de l'imaginaire, quatorzième volume de la collection Pour une Fontaine de Feu, dirigée par Mathieu Baumier.

Tout semblait avoir été soigneusement pensé : papier vergé ivoire 100 g, couverture Stratakolour 250 g, tirage limité à trois cents exemplaires numérotés... Il ne manquait plus qu'une paire de gants blancs pour tourner les pages. À l'époque, j'étais surtout fier d'être publié dans un aussi bel objet. Avec le recul, je souris volontiers de cette élégance un peu précieuse. Cette publication n'en demeure pas moins singulière dans mon parcours : Mémoire courte reste la première, et la dernière, de mes nouvelles à avoir été publiée dans un volume collectif plutôt que dans une revue.

MÉMOIRE COURTE

La pluie fine dégouline dans les rues. Les autorités ont déjà allumé les réverbères mais il ne fait pas tout à fait nuit. Cyann enfle sa tenue imperméable et sort de l'immeuble. Elle a les chevilles nues. Des tatouages d'algues marines s'enlacent le long de ses jambes jusqu'à son bas-ventre.

Les eaux déchaînées s'écoulent d'un caniveau à l'autre, et débordent, ruisselantes. Elle enfourche son aqua-moto, et file les genoux pliés, le menton et les fesses relevés, chassant sur sa route les tracts publicitaires aux couleurs fanées qui se détachent, se déchirent et s'éparpillent par milliers dans l'océan urbain comme des papillons sur l'écume d'un fleuve.

Peu de gens s'aventurent à l'extérieur en cette saison : les changements climatiques sont bien trop brusques et l'on redoute une éventuelle tempête.

Soir de pleine lune, la veille, elle avait eu du mal à trouver le sommeil. Ce rendez-vous avec Neil l'excitait trop. Elle l'avait rencontré sur Internet, un forum de discussion pour célibataires.

Après plusieurs semaines de communication par écran interposé, ils s'étaient décidés. Rien n'égalerait jamais une rencontre en chair et en os. C'est lui qui en avait fait la demande et elle avait cédé. Il faut dire que son carnet de rendez-vous intime était resté vierge depuis des lustres. Cette rencontre lui permettrait de redonner un peu de sens à sa vie.

Ils avaient cherché un endroit inhabituel pour leur rendez-vous. Se sachant tous les deux joueurs de squash, ils avaient opté pour le bateau omnisports amarré au cœur de la ville, sur les bords de Seine à proximité du quartier Latin.

À la différence des autres, Neil ne lui avait jamais demandé de se décrire et n'avait donné aucun détail physique de sa personne. De la même manière, ils n'avaient pas voulu recourir au visiophone. Leur connaissance de l'autre se limitait à des impressions très floues.

C'est seulement au réveil du jour J, devant la glace, qu'elle s'est interrogée, peut-être qu'il n'aimerait pas ses tatouages et encore moins ses piercings ? Il existe encore des gens qui ne tolèrent pas cette esthétique. Imberbe et tatouée de la tête aux pieds, mordue d'acupuncture, Cyann est percée en neuf points stratégiques du corps. Elle sait que certaines personnes la trouvent dénaturée. Au cours d'une de leurs algarades, son père l'a déjà qualifiée de mutante. Même habituée à ces jugements primaires, elle les craint encore.

Quand elle se gare près du bateau omnisports, elle n'enlève pas immédiatement son casque. Les yeux cachés sous la visière, elle scrute d'abord les alentours afin de repérer Neil. Il y a un homme qui attend à l'entrée du bateau. L'eau du fleuve déborde sur ses chevilles. Il est emmitouflé dans un manteau noir, style vingtième siècle, rien de ringard, juste un style, c'est comme ça aujourd'hui, l'individualisme pousse les gens à trouver leur propre style pour se distinguer de la masse. Vouloir être original reste une autre manière de faire comme tout le monde. Cyann en a bien conscience, elle n'a rien d'une marginale, elle aime le genre humain, les bains de foule, et si elle refuse l'uniformité, elle croit dur comme fer à une sorte de fraternité sociale indispensable pour le bien-être de chacun. Elle espérait qu'il ne ressemblerait pas à monsieur tout le monde. C'est gagné ! Il a une épaisse touffe de cheveux noirs déjà dressée sur la tête, avec quelques mèches rouges ici et là. Elle reste un moment près de son véhicule sans oser aller plus loin, il est encore temps de reculer. Mais Neil l'a vue et s'approche d'elle.

La première chose qui marque Cyann en le voyant surgir du fond du plan jusqu'à elle, c'est la puissance de son regard. Comment peut-il avoir osé ? S'offrir des lentilles de cette sorte est si peu courant. Au centre de ses iris ses pupilles jaunes en forme de lunes sont entourées d'un nombre indéterminable d'étoiles microsillonnes qui brillent par alternance.

Il lui adresse un salut auquel elle répond timidement en baissant la tête. Elle en profite pour ôter son casque. Neil n'est pas moins ému qu'elle. Aucune des transformations qu'elle s'est volontairement imposées ne tranche avec ses formes naturelles. Il est impossible pour Neil d'imaginer Cyann avec une chevelure et des sourcils. L'absence de pilosité lui confère tant de grâce. Il ne sait pas s'il doit se pencher pour lui faire la bise ou rester distante mais, la voyant tendre légèrement la joue en avant, il cesse d'hésiter. Elle a la peau douce, des gestes emprunts de sérénité, et le regard enfantin.

Ils savent tous les deux que ce qu'ils ressentent est réciproque. Comme si l'existence s'était soudainement délestée, les voilà noyés dans un silence inattendu alors qu'une minute auparavant les bruits de la ville pesaient encore dans leurs esprits.

Les plus belles histoires d'amour commencent par une sorte d'affrontement. Cyann et Neil n'y échappèrent pas.

Après s'être changés dans les vestiaires, ils se mirent d'accord sur le mixage qui accompagnerait leurs efforts puis s'échauffèrent en observant comment l'autre s'y prenait. En tenue de sport, Cyann voit que Neil a les jambes très poilues, elle imagine le reste de son corps et cela la démange au ventre. Elle aimerait déjà s'y coller.

Neil essaye de distinguer les peintures qui s'entrelacent autour de ses jambes et de ses bras, c'est assez incroyable tout cet univers sous-marin où des êtres fantastiques, sirènes, monstres, poissons, pieuvres, requins et baleines nagent sens dessus dessous au milieu des algues et des coraux. Neil n'ose pas imaginer à quoi ressemble le fond de cet océan mais il n'en doute pas : son exploration aura lieu le moment venu.

La partie s'engage sur quelques ratés de la part de Cyann. Elle a un mal fou à se concentrer et à servir correctement. Sa raquette tremble. Le gosier sec, elle est troublée mais après quelques respirations et une gorgée de Kolacoc, elle décide de serrer les dents et de ne penser qu'à une seule chose : cette satanée balle, la fouetter au centre de ses cordages. Elle reprend son souffle en fermant

les yeux. La musique après une longue introduction prend son essor et leurs échanges se mêlent à elle et s'allongent, les techniques se précisent et leurs frappes deviennent plus nerveuses. L'atmosphère confinée de la salle assourdit les bruits des balles contre les murs, le mixage est à son comble. Quelques badauds se sont agglutinés derrière la vitre et les observent. La balle cogne, rebondit et fait des allers-retours en empruntant des trajectoires inattendues. Les adversaires ont fini par s'adapter et marier leurs styles. Certains échanges suscitent des applaudissements. Parfois, Neil et Cyann croisent leurs regards.

Quelle bonne idée, cette partie de squash ! Une rencontre où il n'est pas nécessaire de se vendre avec des mots, d'évoquer son passé et de décrire ses activités. Le silence suffit et la confiance n'aura pas nécessairement besoin d'éléments supplémentaires pour s'instaurer.

Une fois échauffé, Neil propose de compter les points. Cyann accepte à une condition : le gagnant aura le choix des initiatives pour le reste de la journée. L'autre devra s'y conformer. Neil sourit, il n'est pas sûr de gagner. Ce genre de provocation correspond tout à fait à ses attentes. Il n'a jamais apprécié la fadeur : il se réjouit de voir le cours des choses prendre un autre virage.

Cyann se laisse guider dans les ruelles du quartier Latin, un des rares vestiges parisiens du siècle dernier. La mousse est passée et le bitume sera bientôt sec. Elle n'a pas l'habitude de ce genre d'escapade : elle observe tout autour d'elle et s'écarte au passage des mendiants et des touristes japonais.

Au carrefour de quatre ruelles, elle demande à Neil de s'arrêter un instant pour fumer une cigarette et observer des saltimbanques qui donnent une représentation de jonglages sur des airs tziganes.

Elle ressent quelque chose qui lui rappelle la première fois où elle a mis les pieds dans un parc d'attraction. Elle s'extasiait devant chaque manège. Elle pense que Neil la ramène à ce qu'elle a toujours été : cette éternelle gamine... Elle le saisit par le bras et s'accroche à lui comme à un prince charmant. Neil découvre sous un nouveau jour le quartier où il vit. Cyann est lumineuse. Il choisit de l'emmener dans un self turc. C'est un habitué de la maison, le chef et son équipe de serveurs le saluent en clignant de l'œil au passage. Cyann se sent flattée et transportée dans un autre monde, l'impression d'un voyage de noces. Elle s'est bien défendue pendant la partie mais tout compte fait, pense-t-elle, ce n'est pas plus mal qu'il l'ait remportée. Elle n'aurait pas su improviser, de peur de se tromper. Lui ne craint pas de la décevoir. D'ailleurs, comment

pourrait-il la décevoir ? Elle redoute seulement qu'il veuille aller trop vite, qu'il l'emmène chez lui ou à l'hôtel avant l'heure. Ce qu'elle ressent pour lui ne se limite pas à un désir d'ordre sexuel.

— Tu aimes les poissons ? demande Neil.

— Je te l'ai dit, je passe toutes mes vacances dans le sud, à faire de la plongée.

— Excuse-moi, j'ai tendance à oublier ce que nous avons pu nous dire sur Internet, c'est tellement différent maintenant, j'ai l'impression de te rencontrer pour la première fois.

— Ce n'est pas complètement faux. Nous nous sommes un peu planqués derrière l'écran. Tu es vraiment prof d'histoire littéraire à la Sorbonne ?

— Ça ne remplit pas toutes mes journées, Cyann, et si je ne t'ai rien dit à propos de mon activité principale, ma passion en fait, c'est que je ne m'en sentais pas capable avant, depuis hier je peux, je n'ai plus peur d'en parler, je peux t'en parler...

— Pourquoi ?

— Des choses se concrétisent, je t'expliquerai, on s'intéresse enfin à moi, et cette nouvelle donnée m'autorise à en parler.

— Explique ?

— J'écris des poèmes, dit Neil d'un ton solennel.

— Des poèmes ?

— Oui, je me sers du vocabulaire et du monde d'aujourd'hui pour faire renaître une forme de poésie désuète, en alexandrins, tu connais ?

— Il me semble en avoir déjà entendu parler en cours d'Histoire mais tu sais, c'est loin. Je ne me souviens pas très bien.

— C'est pas grave, je te montrerai.

Ils abordèrent d'autres sujets au cours du repas et sortirent de table amplement plus intimes qu'avant.

Ils s'éveillèrent le lendemain. Ils s'étaient endormis en synchronisation sur l'aqua-lit de Cyann, exténués. Au cours de leur sommeil, ils avaient été tous les deux la proie d'étranges rêves :

Neil avait rêvé qu'ils se trouvaient dans une paroisse façon moyen-âge, comme on en voit dans les représentations au musée, Cyann portait des vêtements de religieuse, et lui-même était revêtu d'une soutane, ils se tenaient par la main devant l'autel, il y avait d'étranges fleurs sur des étagères, et des centaines de cierges de toutes les tailles scintillaient autour d'eux comme des lucioles, malgré les flocons de poussière qui dansaient dans les rares faisceaux de lumière que les vitraux n'arrivaient pas à filtrer, il se sentait apaisé et les poumons remplis d'odeurs légères, la tête blottie contre son thorax, Cyann pleurait, et il la regardait pleurer, bientôt il vit une larme immense prendre peu à peu la taille de sa joue, puis il la vit éclater comme une bulle de chewing-gum, ça les faisait rire en fait, Neil avait redouté un instant qu'elle pleure de tristesse, mais ça n'avait rien à voir, elle était morte de rire, et chacune de ses larmes s'échappait finalement de ses yeux comme des bulles de savon qui flottent et virevoltent un long moment dans l'air, avant de se dissoudre.

Il ne se souvenait plus très bien de ce qui se passa entre ce moment-là et le suivant, toujours est-il qu'il gardait en tête le souvenir de l'avoir prise violemment sur le sol de la paroisse dans un élan bestial, elle lui avait dégrafé sa soutane, et s'était trouvée elle-même nue sans qu'il ait à la déshabiller, ils s'étaient épris de toute leur force, et contrairement à la réalité de ce soir-là, ils avaient fait l'amour en silence, abasourdis par l'émotion comme des jumeaux qui viennent de retrouver leur double.

Cyann se souvenait aussi. Elle avait rêvé d'un ciel bleu, sans nuage, sans écume et sans aucune trace de pollution, un ciel bleu comme l'eau d'une piscine javellisée, ils étaient tous les deux suspendus dans ce ciel comme des parachutistes en chute libre, mais ils ne tombaient pas, ils se tenaient par une main et lévitaient comme des mouettes font du sur place, en remuant les bras comme des danseuses orientales, bientôt ils survolèrent une forêt équatoriale comme elle en avait déjà vu dans certains reportages, puis sans transition, ils passèrent au-dessus d'un désert de sable qui semblait ne pas avoir de fin mais qui finit tout de même par aboutir sur des falaises, déviant volontairement leur trajectoire, ils descendirent alors vers les flots remuants, la couleur du ciel et celle de l'océan ne se distinguaient absolument pas l'une de l'autre, comme si aucune frontière ne les dissociait, elle avait l'impression de maîtriser leur vol,

et par sa seule volonté, elle les fit plonger dans l'eau au travers d'une vague. Son souvenir s'arrêtait là.

Dans les semaines qui suivirent, il ne passèrent pas une journée l'un sans l'autre. Ils se sentaient éclairés, unis comme le feu et l'eau. Dans cette nouvelle dimension du monde, tous les éléments étaient là. Rien ne s'opposait à leur union. Les parents de Cyann étaient ravis et Neil qui avait perdu les siens les imaginait sabrant le champagne dans les catacombes du Père Lachaise. Ils concrétisèrent leur union dans l'achat d'un appartement situé dans le quartier chinois, au sommet d'une tour de cinquante-trois étages, d'où ils pouvaient observer tout Paris et ses réseaux urbains.

Cyann continuait ses études de biologie et comptait bien obtenir le statut de chercheuse. Elle espérait qu'on l'enverrait s'occuper d'une station sous-marine dans l'océan Pacifique et Neil était prêt à la suivre. Une maison d'édition lui avait commandé des articles sur la poésie capitaliste, ce n'était pas celle qu'il préférait mais il s'agissait d'un bon début. Il comptait vivre de l'écriture et se débarrasser de son poste d'enseignant. Il voulait réinventer la poésie, trouver une nouvelle forme d'écriture, s'approprier un style plus moderne que jamais. C'était le but qu'il poursuivait.

Cyann lisait la plupart de ses tentatives avec beaucoup d'attention, elle le poussait à persévérer dans son travail et elle était fière de lui. Elle respectait sa passion. Jusqu'au jour où elle intercepta un e-mail en provenance d'un illustre hôpital parisien. Le message convenait d'un rendez-vous avec un neurochirurgien, le dénommé Philisto Sauft désirait rencontrer Neil au plus vite pour établir un bilan neuronal afin d'évaluer les chances de réussite de l'opération. Cyann voulut croire qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Elle attendit qu'il rentre de ses cours pour lui demander avec humour dans quel trafic il avait encore mis les pieds.

— Tiens justement, je voulais t'en parler ce soir, Cyann, mais tu sais, comme je n'étais pas sûr à cent pour cent.

— Tu préférerais attendre... C'est quoi cette opération ?

— Oh ça va, détends-toi, c'est rien de grave, j'ai trouvé la solution pour mon problème de mémoire.

— Ton problème de mémoire ?

— Tu sais bien, j'ai toujours du mal à retenir ce que je lis et ce que j'écris, c'est ennuyeux pour les citations, le meilleur m'échappe toujours, et je le perds un temps fou en recherche sur le Net.

— Et alors, c'est naturel ! C'est pas un problème, Neil, ils vont pas te toucher à ton cerveau quand même, tu dérailles ?

— Mais non, détends-toi, il ne s'agit pas de toucher à mon cerveau, c'est pas pire qu'un piercing...

— Qu'est-ce qu'ils comptent faire alors ?

— Le docteur Sauft propose de me greffer un microprocesseur mémoriel qui contiendrait toutes les données de mon choix, des milliards d'octets de textes littéraires tu te rends compte !

— Il va faire de toi une machine, le Net ne te suffit pas ?

— Il ne s'agit pas de mettre un ordinateur dans ma tête, c'est pas des fichiers, c'est naturel, juste des données en plus dans mes souvenirs, c'est visuel, je n'aurai plus besoin de me connecter sur le Net ni de surfer d'une page à l'autre en slalomant entre les pubs. À part ça, rien n'aura changé, ça m'évitera d'avoir à me taper des centaines de bouquins, t'imagines le temps que ça va nous faire gagner, j'aurai déjà tout en tête sans avoir à faire l'effort de lire...

— Ton cerveau va exploser !

— Tu ne veux pas comprendre.

— Explique, vas-y, explique...

— Ça veut dire que je pourrais me rappeler à quelques secondes d'intervalles aussi bien d'un texte du dix-neuvième siècle que d'un passage de la bible, dès fois, tu sais, je passe des heures sur le Net à chercher tel ou tel passage, Cyann, ça veut dire que j'aurais aussi en tête tous les styles possibles d'écriture et que je pourrais enfin en créer un nouveau, capable de réunir des auteurs, des images et des grammaires de différentes époques, tu vois, une écriture capable de faire voyager le lecteur à travers le temps, de mettre sur papier une sorte de littérature universelle.

— Tu perds la tête ! C'est pas toi qui dis tout le temps qu'un écrivain n'est absolument pas forcé de tomber dans la folie pour devenir un génie, c'est le courage et la volonté qui l'emportent sur tout le reste, qu'en ne doit pas avoir forcément recours à une ivresse artificielle pour faire de la poésie ?

— Cyann... Cyann, calme-toi, on dramatise là, essaye de relativiser, toi tu aimes tes tatouages, ils affirment ta personnalité. Je ne veux rien de plus, je veux rester moi-même, authentique, la science fait des miracles aujourd'hui, je veux l'utiliser pour devenir ce que je rêve d'être depuis toujours, rien de plus, essaye donc de voir les choses plus simplement...

Cyann savait qu'il ne se serait jamais opposé à un de ses désirs comme elle venait de le faire. Elle revint enfin à des considérations plus terre-à-terre et lui demanda le prix de cette greffe miraculeuse. Il lui avoua qu'il s'agissait là d'une première scientifique, qu'elle serait médiatisée, et compte tenu des risques qu'il encourait le coût de l'opération était pris en charge par l'hôpital et plusieurs sponsors. Elle frémit, mais savait au fond qu'elle ne pourrait rien y faire, sinon détruire les liens qui les unissaient si elle continuait de s'opposer radicalement à ce choix. Elle abdiqua.

Dans la nuit qui suivit cette discussion, fracassée d'amour, le cœur battant au centre d'un silence d'alcôve, Cyann prit religieusement la parole en murmurant "Je veux un enfant, Neil, je veux un enfant de toi". Neil se mit à rire de toutes ses forces, après quoi, elle ne veut plus qu'à s'agripper à son cou et ses hanches avec ferveur.

Dans le bloc opératoire, Neil fut la proie d'un doute vertigineux. Et si je ne m'en sortais pas, s'il ne m'était jamais donné de voir le fruit de notre union ?

Les calmants qu'on lui avait injectés ne tardèrent pas à faire leurs effets. Il se sentit soudainement empli d'une chaleur réconfortante, ses yeux demeuraient grands ouverts mais il n'eut pas le temps de se sentir vaciller dans cet état second où les pensées n'appartiennent plus tout à fait à la réalité. Les visages du docteur Sauft et de son équipe disparurent derrière une couche de brume laiteuse comme un brouillard de lumières floues et incolores au milieu duquel il rêva : ils se trouvaient tous les deux dans une barque qui n'était autre qu'un cercueil de bois, flottant au cœur d'un manoir inondé, Cyann n'avait plus de jambes mais une queue de sirène prolongeait son buste et débordait du cercueil, il y avait d'étranges nénuphars à leurs côtés, et des dauphins les observaient dans leurs ébats, Cyann basculait lentement vers son bas-ventre,

et il se sentait apaisé, les poumons remplis d'odeurs marines, il contemplait sa chevelure et il n'en croyait pas ses yeux, une longue chevelure noire avec des mèches comme des traces bleues remplaçait son crâne rasé, soudain, Cyann augmenta les mouvements de sa main et engloutit peu à peu son sexe au plus profond de sa gorge, abasourdi par tant de salacité, il en tirait beaucoup moins de plaisir que de douleur, autour du cercueil les dorsales concaves des dauphins laissèrent place à des nageoires de requins qui circulaient à une vitesse inquiétante, en créant des tourbillons dans l'eau, comme des spirales attirantes où Neil vit des lignes et des lignes de textes typographiés s'engouffrer, c'était une écriture ancienne, d'abord mathématique puis très vite en hiéroglyphes, comme celle des parchemins égyptiens, il se sentit pris de frayeur et ordonna à Cyann d'arrêter ces sévices mais elle ne tint pas compte de ses plaintes et continua de le torturer comme si de rien n'était, Neil se sentait comme paralysé, et pris au piège d'une tempête de mots qui défilaient devant ses yeux comme des incantations vaudouistes, extraits de textes des plus grands philosophes : Socrate, Épicure, Lucrèce, Spinoza, Descartes, Rousseau, Diderot, Hegel, Nietzsche, Sartre, Freud, un mélange de théorèmes passaient dans son esprit, indéchiffrables, insensés, qui n'évoquaient absolument rien de raisonnable, que des sophismes, des illogismes, et des proverbes trompeurs, bornés, sans queue ni tête, il ne contrôlait plus la situation, et l'ultime orgasme ne venant pas, elle devenait oppressante, il fallait que ça cesse, il attrapa alors soudainement Cyann par les cheveux, et découvrit non sans torpeur que ce n'était pas Cyann, mais bien l'infirmière chargée de s'occuper de lui durant les journées de préparation physique et mentale qui avaient précédé l'opération, cette découverte le fit rager, et il se mit à crier de toutes ses forces, mais le cauchemar ne prit pas fin à ce moment-là, la sirène apeurée par ses cris stridents se glissa hors du cercueil et disparut dans les profondeurs, Neil continua de crier, il continua de crier jusqu'à épuisement, mais il n'arrivait toujours pas à sortir de ce cauchemar, ce sont des poissons avec des visages d'hommes, des visages blancs, des visages de diverses célébrités du monde littéraire comme des statues taillées dans la cire, qui vinrent lui chanter en chœur des vers de Roméo et Juliette, du Songe d'une nuit d'été, puis d'Hamlet, Neil n'en revenait pas, il finit par se calmer, puis il s'aperçut finalement qu'il maîtrisait enfin la situation, qu'il lui suffisait de faire une sorte de commande pour obtenir l'extrait de son choix, il s'en amusa alors et commanda des bouts de tragédies d'Eschyle, des tirades de Corneille, de Molière et Racine, des bribes de Chateaubriand, des vers de Verlaine, des sonnets de Baudelaire, des aphorismes d'Oscar Wilde, des paragraphes de Zola, des chansons d'Apollinaire, des commentaires d'Antonin Artaud, des monceaux de Beckett et de Dostoïevsky, des quolibets de Céline, des boutades

de Pennac, des passages de ses policiers préférés, puis des extraits de science-fiction, et il finit par en tirer une certaine jouissance, pareil à un enfant accroché à la manette d'un jeu vidéo, il se retrouva soudainement face à un site Web consacré à la littérature des siècles passés, en travers duquel il surfa avec aisance en cliquant, cliquant, cliquant...

Le docteur Philisto Sauft est un homme d'âge mur. De son menton, s'échappe un bouc d'une dizaine de centimètres, taillé en pointe. Les traits de son visage lui donnent un profil de désert, il a également sur le crâne un début de calvitie. Ces marques de l'âge s'expliquent par des années de recherches sur le système nerveux. Dans le domaine de la neurochirurgie, il est maintenant reconnu comme le précurseur d'une nouvelle école encore innommable. Pour lui, la plupart des hommes refusent de voir la vérité en face, tel est son discours. L'homme se ment et se réfugie dans l'imaginaire parce que c'est tout ce qu'il a trouvé pour atténuer sa peur de mourir. Pour lui l'homme refuse de croire qu'il est gouverné par un système neurologique.

Les théories de Sauft ne plaisent pas à tout le monde, il a beaucoup d'ennemis, surtout chez les gens d'église mais aussi chez les politiques. Selon lui, le libre arbitre n'existera qu'à la seule condition qu'on puisse un jour le fabriquer artificiellement, le neutraliser et le greffer dans le cerveau humain.

L'expérience à laquelle Neil se livre est certes, aux yeux du docteur Sauft, une évolution dans ses recherches, mais elle vient simplement s'ajouter à d'autres implantations du même style : microprocesseur de calcul, modules de communication télépathique. En médiatisant son travail, il a vite découvert qu'il pouvait en tirer énormément de bénéfices, ce qui lui a permis d'investir dans d'autres recherches, plus fondamentales. Le microprocesseur mémoriel de Neil est un peu particulier d'un point de vue symbolique mais, d'un point de vue chirurgical, il ne diffère en rien des autres. Le progrès ne tient pas entre les mains de Sauft mais entre celles des médecins programmeurs inscrits dans le projet. Le défi est d'abord informatique avant d'être clinique, Sauft a déjà montré à diverses reprises qu'il était capable de telles interventions sans provoquer d'effets secondaires néfastes sur le sujet. L'originalité de l'opération réside dans le fait que le microprocesseur de Neil contiendra une sorte d'encyclopédie universelle de littérature traduite en langue française. Rien de très sorcier. Cela permettra à Neil de maîtriser un langage d'élite puisqu'il pourra aisément se souvenir de tel ou tel passage, formule, vers, épigraphe de n'importe quel poème, roman, nouvelle, essai de tel ou tel auteur américain,

russe, japonais ou africain... sans avoir à se creuser la tête, juste en laissant couler le fil de ses pensées.

Pendant que Neil vivait ses journées de préparation, Cyann avait eu l'occasion de se renseigner sur le docteur Sauft. Elle qui était longtemps restée confinée dans le domaine des cétacés, elle découvrit les hallucinants progrès de la neurochirurgie et réalisa qu'elle avait vécu un peu hors de son époque jusqu'à maintenant. Cyann avait fui le monde des hommes pour les bas-fonds aquatiques. Neil n'avait jamais quitté le réel et passait son temps à écrire des poèmes mais cela ne l'avait pas empêché de rester connecté à la réalité. Il voulait construire une poésie moderne, technologique, qui serait autant reliée à des problèmes sociaux contemporains qu'à des questions philosophiques universelles. Neil n'appartient pas à cette caste d'arriéristes qui s'efforce d'écrire à la machine, ses manuscrits sont compactés sur des disques laser, associés à des fichiers d'images et des documents sonores. Elle voit très bien où il veut en venir et quel genre de finalité artistique il vise, elle aime lire ce qu'il fait, se prête très souvent aux délires de l'artiste. Et même si elle a une préférence pour ses poèmes les plus naïfs, elle comprend qu'il veuille se surpasser, repousser ses limites. Rien de plus naturel. Elle le suivra jusqu'au bout. Elle sait que l'opération est terminée, qu'elle aura bientôt droit de visite, c'est l'histoire de quelques jours de repos, lui a-t-on dit, quelques jours d'adaptation, l'opération s'est déroulée comme prévu, il se porte bien, mais l'isolation est nécessaire, il ne faut pas prendre le risque d'un choc émotionnel à son réveil, vous comprenez, madame, ça pourrait s'avérer psychologiquement fatal...

Elle est bien tentée de n'en faire qu'à sa tête, elle veut lui annoncer la bonne nouvelle, elle est allée chez le gynécologue et l'échographie a révélé deux poches jumelles parfaitement développées. Cyann n'aurait jamais désiré d'enfant si elle n'avait pas rencontré Neil, ce n'était pas une grossesse égoïste, mais bel et bien le résultat d'une rencontre idyllique, et d'un désir commun.

Cyann entra dans le bureau du docteur Sauft sans frapper. Elle sortait de la chambre de Neil, furieuse et enragée. Le docteur garda les yeux rivés sur son écran et continua de taper sur son clavier d'un rythme régulier. La porte claqua derrière elle.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Le bureau de Philisto Sauft se trouvant au même étage que la chambre de Neil, Cyann n'avait eu qu'à traverser le couloir pour fuir cet homme qu'elle ne reconnaissait plus. Les infirmiers la prièrent pour une folle et vinrent s'agglutiner derrière la porte de leur maître d'œuvre.

— Attendez, calmez-vous, il y a à peine une demi-heure, je l'ai ausculté attentivement, il se porte très bien, vous ne m'avez pas l'air aussi bien portante.

Cyann dut faire un effort surhumain pour ravalier sa haine, et l'envie de contourner le bureau pour aller égorger Philisto Sauft, pour le faire taire, l'envoyer en enfer, lui et ses putains de progrès scientifiques de merde ! Mais elle gardait au fond d'elle l'espoir de s'être trompée, d'être allée un peu vite en besogne, Neil n'avait pas retrouvé tous ses esprits, ça elle n'en avait pas le moindre doute, il n'avait pas réagi comme d'habitude, ce n'était pas lui. C'était un autre homme mais pas lui, sa réaction à l'annonce des résultats de l'échographie avait été trop mièvre, ça ne lui ressemblait pas, il avait simplement opiné de la tête et dit : C'est drôle la vie..., puis il avait tourné les yeux vers la fenêtre, il avait demandé : Tu peux me l'ouvrir en grand s'il te plaît ? Sans revenir une seule seconde sur l'événement qui aurait dû le réjouir en temps normal, le faire tanguer, sourire, rire ou chuter, rien, pas de fièvre, aucune montée d'adrénaline n'était survenue, cette neutralité, cet air blasé, ce manque d'enthousiasme, non, ce n'était pas lui. Elle attendait du docteur Sauft qu'il la rassure, qu'il lui explique qu'il n'y avait rien de grave, que Neil serait bientôt tout à fait lui-même, que c'était passager...

— Expliquez-moi monsieur Sauft, s'il vous plaît, dites-moi que tout ça n'est pas vrai...

— Voyons, madame, asseyez-vous, et racontez-moi comment s'est déroulée votre entrevue.

Cyann serra nerveusement les dents, comme pour retenir une flopée d'insultes qui bouillonnaient en elle, ils me l'ont bousillé, non, non, non, tout ça va passer, il va m'expliquer, ça va passer...

Le docteur Sauft se tenait droit sur son siège, les coudes posés sur la table, une main inerte et l'autre qui jouait à peigner son bouc, il regarda Cyann s'asseoir et il vit qu'elle était tremblante, c'est peut-être pour ça qu'il fronça les sourcils d'un air inquiet. Si seulement Cyann n'avait pas été si tourmentée, elle aurait peut-être fait attention à la décoration du bureau, aux divers tableaux

holographiques qui reflétaient la personnalité perverse du docteur Sauft mais elle ne le lâcha pas une seule seconde du regard.

— Mon entrevue avec lui, vous voulez savoir, je ne le reconnais plus, c'est plus le même, il répond à mes questions sans conviction, et tout ce qu'il trouve à me dire, c'est que c'est bien, ça va, oui, tout va bien, mon amour, c'est pas lui docteur, ça, c'est pas lui !

— Mais qu'est-ce qui vous fait dire ça, il vous dit que tout va bien, et vous parlez en son nom pour affirmer le contraire, madame, permettez-moi de vous proposer d'entrer en analyse avec un de mes collaborateurs, c'est un très bon psychanalyste, il saura vous en sortir de là... ...

— ... qu'en dites-vous ? je peux prendre rendez-vous dès maintenant si vous désirez le rencontrer... ...

— ... que faites-vous ? Restez assise, vous voyez bien que vous n'êtes pas en état de... Eh ! Mais l' Eh ! Que faites-vous ! **RESTEZ À VOTRE PLACE, J'AI DIT !**

Tout s'est passé très vite, trente secondes à peine, elle n'a pas eu le temps d'arriver jusqu'à lui, il a ouvert le tiroir de gauche, et l'instant d'après, sa main en est ressortie, armée d'un calibre de petite taille mais suffisant pour la convaincre de ne pas faire un pas de plus.

— Je n'avais pas vraiment le choix, il y en avait le long de tous les conduits neuronaux, imaginez un réseau de fibres nerveuses pris au piège dans une toile d'araignée aux fils collants, une véritable épidémie, baveuse. Il a fallu que j'en retire en grande quantité, le microprocesseur n'aurait jamais pu fonctionner dans cet aquarium de sentiments amoureux. Vous savez, malgré tous les progrès, l'homme a ses limites, nous ne sommes pas encore à même de cumuler dans nos têtes des giga-octets d'informations sans perdre la boule, si je n'avais pas fait ça, c'est simple, votre Neil serait devenu fou en quelques jours, pour la bonne raison qu'il se serait comme on dit emmêlé les pédales dans une masse d'informations trop éclatée, non, quand nous serons capable d'un tel stockage, bien classé, uniforme, avec des secteurs distincts, des frontières entre chaque émotion, et pas l'ombre d'un refoulement, une conscience claire, honnête, et maîtresse d'elle-même, nous n'aurons plus rien à ressentir...

SOMMAIRE

Nineza	2
Soma-Sûtra	12
Un pet de travers.....	18
Trous bleus.....	30
Ras-le-Cul !.....	39
Mémoire courte.....	57